

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE:

Souvenirs de D. Bosco racontés par lui même . . .	309	<i>aux lettres de faire part</i>	330
Dom Bosco, précurseur — IV. L'éducateur . . .	314	Bibliographie	339
Page à relire: La papauté. <i>Abbé H. Perreye</i> . . .	316	CHRONIQUE SALÉSIENNE: <i>Verviers, Turin, Nice-Moulferrat, Constantinople-Adampol, Werzej (Styrie)</i>	331
NOUVELLES DES MISSIONS DE D. BOSCO: <i>Fleurs et fruits; La Mission des Salésiens dans le Malto Grosso (Brésil)</i>	317	Vie du Serviteur de Dieu, Dominique Savio, élève du Vén. D. Bosco.	333
Trésor Spirituel	327	Nécrologie: S. E. le cardinal Vives y Tutó, M. le comte Cesare Balbo, M. le chanoine Lesquoy, M. l'abbé Crévits	334
Avis important	327	Coopérateurs défunts	337
CULTE DE MARIE AUXILIATRICE.	328	Table analytique du Bulletin de 1913	338
Pèlerinage spirituel	328		
Grâces et faveurs	328		
Variétés: <i>Ils sont nécessaires — La vraie réponse</i>			

Defunctus adhuc loquitur.

Souvenirs de Dom Bosco racontés par lui-même.

LES saints sont les véritables bienfaiteurs de l'humanité, non seulement par les multiples œuvres accomplies directement par eux à l'avantage spirituel et matériel du prochain, mais encore par l'exercice héroïque et individuel de toute vertu, équivalant à un blâme continu à l'apathie et à l'indifférence spirituelle du plus grand nombre, et à un rappel également continu pour tous à la pensée de Dieu et de la vie future. Mais les saints sont aussi des hommes, et chacun d'eux a son caractère bien particulier qui, exempt de tout vice et revêtu de sainteté, donne à chacun un cachet tout spécial et un charme bien particulier, capables d'exercer une influence bienfaisante sur des caractères du même genre. C'est ainsi qu'une âme

douce et patiente se sent poussée à suivre les traces d'un Saint François de Sales, telle autre, au cœur grand et généreux, admire et exalte les œuvres des plus actifs entre les Fondateurs d'Instituts et de Sociétés Religieuses, et elle se décide généreusement à les suivre; celle-ci, de caractère timide et austère, préfère méditer sur les merveilles opérées par la grâce de Dieu dans les grands pénitents et les solitaires, et ainsi Dieu devient toujours plus admirable dans ses saints!

Dom Bosco lui aussi — et ici nous nous hâtons de déclarer que nous ne voulons en rien prévenir le jugement de l'Église — D. Bosco a exercé et continue d'exercer une forte influence sur les consciences. Sa vie, ses œuvres et plus que tout, son esprit, son cœur,

ont rempli d'admiration et d'enthousiasme un grand nombre d'âmes. Contemplez les masses grandes de ses fils et filles, héritiers de son esprit, l'immense armée si joyeuse, et donnant tant d'espérances, de ses élèves, et l'imposante phalange si active de ses admirateurs et Coopérateurs!

Béniissons-en de tout cœur le Seigneur et prions-le de daigner multiplier les membres de l'humble Famille Salésienne, nous souvenant que le Souverain-Pontife Pie X lui-même, avant même que la Cause de Béatification de notre Vénérable Père fut introduite, émit les vœux les plus fervents pour que dans toutes les villes ou villages, l'on vive de l'esprit du Fondateur des Salésiens, ou que l'on en cultive l'amour, et que la pieuse Union de ses Coopérateurs se réjouisse de nouveaux adhérents (1).

Mais ce qui serait encore plus à désirer que de nouvelles recrues, ce qui serait plus précieux que ce joyeux accroissement de famille, ce serait de constater le profit que tireraient tous les Fils et Coopérateurs, et chacun en particulier, en étudiant mieux l'âme de D. Bosco.

Attirés à lui parce que nous y avons été gagnés par tout ce que nous avons entendu ou vu de lui-même, nous nous sentirons, sans aucun doute, toujours plus enclins à en embrasser le noble idéal et à en suivre généreusement les traces lorsque nous en étudierons et comprendrons mieux l'esprit. Ses premiers fils et coopérateurs qui eurent le bonheur de s'asseoir près de lui et d'en entendre continuellement la voix, furent vraiment saisis, empoignés par lui et irrésistiblement portés à vivre de sa vie, mettant au profit de son œuvre toute leur énergie physique et spirituelle, et leurs biens mêmes. Qui

ne se rappelle les exemples merveilleux de D. Rua et de tant d'autres généreux qui se consacrèrent entièrement à D. Bosco et se sacrifièrent pour lui? Qui n'a pas béni la générosité non moins merveilleuse de tant de nobles familles qui prodiguèrent leurs fortunes pour le plus grand intérêt de l'Œuvre Salésienne?

Étudions donc D. Bosco, oui, étudions-le dans ses œuvres, dans ses paroles, dans ses aspirations et tout particulièrement dans ses écrits où il a fait passer à dessein toute son âme.

Nous avons de lui presque une centaine de livres et opuscules de tout genre, tous éminemment éducatifs; mais combien, même parmi ses Fils, peuvent-ils dire les avoir lus en entier ou en avoir au moins une connaissance satisfaisante? Et pourtant, qui ne voit la convenance et le devoir d'une telle lecture et le grand bien que peut produire une semblable étude?

Une des objections que l'on pourrait peut-être nous opposer, est de n'avoir pas entre les mains de ces livres. Il est de fait que les éditions de quelques-uns sont épuisées depuis longtemps. Une autre difficulté, c'est que l'on manque de temps. Nous avons pensé à répondre à l'une et à l'autre de ces objections, en nous déterminant à publier — chaque mois s'il est possible — quelque page de D. Bosco, choisie entre les plus intéressantes et les plus efficaces, offrant ainsi aux Coopérateurs et aux lecteurs du *Bulletin* comme une Anthologie tirée de ses œuvres, sans fixer dans ce choix, par amour de la variété, un ordre particulier.

En conséquence, et dès ce numéro, nous donnons quelques passages d'une gentille bluette, publiée en 1868 — *Séverin ou Aventures d'un jeune montagnard des Alpes, racontées par lui-même*. Ainsi que le constateront nos lecteurs, les quelques extraits que nous en donnons avec tant de plaisir, sont

(1) Bref du 17 août 1921 au regretté D. Rua.

autant de coups de pinceau de la figure morale du Vénérable qui se présente toute entière au public, encore jeune et déjà pleine de cette exquise charité pour la jeunesse, de ce grand zèle pour le salut des âmes, de ce vaillant courage en face des ennemis de l'Église, et de cette tendre confiance à Marie Auxiliatrice, toutes choses qui devinrent les qualités les plus caractéristiques de sa vie.

Nous sommes certains que notre humble proposition sera féconde en fruits très précieux; nous en trouvons l'assurance dans la prière que D. Bosco lui-même adressa au Seigneur, lorsque, comme récompense de son abandon total à sa divine Providence au jour de sa première Messe, il lui demanda *l'efficacité de la parole!*

Oh! sa parole qui éclaira et illumina tant d'esprits, rasséréna tant de cœurs et retira du sentier du déshonneur tant d'âmes les dirigeant dans celui du Paradis, oh! cette sainte parole qui frappait si tendrement nos oreilles et parvenait toujours au but qu'elle s'était fixé, oui, qu'elle continue à résonner au milieu de nous! Nous l'écouterons toujours avec vénération et profit, sachant que lorsque parle D. Bosco, c'est le Père, le frère, l'ami, l'Apôtre, l'Éducateur, le Saint, qui parle!

I.

Un précieux document sur les premiers temps de l'oratoire.

(C'est D. Bosco qui écrit, mais le récit sort tout entier de la bouche de Séverin).

... Comme la situation de ma famille était triste! et il fallait prendre une décision pour pourvoir au moins au nécessaire de l'existence. Quelques parents voulurent bien se charger de mes frères plus petits; ma mère se ressen-

tait beaucoup de tant de coups de l'adversité, et elle se mit cependant à faire la couturière, métier qu'elle avait appris dans sa jeunesse. Pour moi, écoutant le conseil de mon père, je mis sur mes épaules mon maigre baluchon et je retournai à Turin, Jusque là j'avais toujours eu pour guide la prudence de mon cher père, mais en ce moment je me trouvais comme un poulain n'étant bon qu'à courir et à sauter étourdiment au risque de me casser le cou. Les dangers dans les villes sont grands pour tous, mais ils sont mille fois plus graves pour un jeune homme sans expérience (1).

L'année précédente, mon père m'avait fait connaître un certain Félix Turivano, homme d'une grande charité et d'une piété exemplaire. Je me rendis aussitôt près de lui pour trouver direction et conseils. Il me chercha un patron qui me donna du pain et du travail pour tous les jours de la semaine. Mais comment passer les dimanches et jours de fête, si nombreux alors dans le Piémont. Quelquefois, M. Turivano me menait avec lui à la Messe, aux autres Offices, à la prédication, et puis il me laissait complètement libre. Alors, quelques compagnons m'invitaient à jouer, à faire quelques parties à la guinguette ou au café où était inévitable la ruine morale pour tout jeune garçon, qui n'avait pas encore quinze ans. Un dimanche, le bon Turivano me dit: « Séverin, n'as-tu jamais entendu parler d'un Patronage, c'est-à-dire, d'un lieu ou jardin de récréation dans lesquels se réunissent une multitude d'enfants et jeunes gens pour s'amuser tous les dimanches et jours de fête? »

— Vous m'en avez déjà parlé l'année dernière, et même vous m'aviez

(1) Nous nous permettons de souligner ces passages qui semblent dignes d'une plus grande considération.

promis de m'y conduire, mais vous ne l'avez pas fait.

— Ce Patronage se faisait autrefois dans notre église de S. François d'Assise, mais il a été depuis transporté à un autre coin de Turin.

— Que fait-on à ce Patronage?

— À ce Patronage, chacun remplit ses devoirs religieux, et puis on s'amuse de toutes manières.

— Quel genre d'amusements?

— On s'amuse à sauter, à courir, à la balle, aux boules, au palet, aux échasses, à faire de la musique, à chanter, à rire, à plaisanter, etc. que sais je?

— Pourquoi ne m'y avez-vous pas conduit? lui dis-je, et par où passe-t-on pour s'y rendre?

— Je t'y conduirai moi-même, dimanche prochain et je te recommanderai au Directeur pour qu'il ait bien soin de toi.

Les jours de cette semaine me parurent aussi longs que des années; et tout en travaillant, en mangeant et même en dormant, il me semblait entendre la musique, voir sauter, courir, s'amuser à toutes sortes de jeux.

Vint enfin le dimanche, et, à huit heures du matin, j'arrivais au Patronage si rêvé. Je crois, mes bons amis, que vous lirez avec plaisir la petite description de tout ce que j'y ai vu. C'était un pré où existe aujourd'hui une fonderie de fonte; une haie de buis l'entourait. Il y avait là environ trois cents enfants et jeunes gens, divisés en trois catégories: ceux-ci s'amusaient, ceux-là étaient agenouillés tout autour du Directeur qui, assis sur une grosse pierre dans un coin du pré, écoutait les confessions: d'autres enfin, ayant terminé leur confession, s'éloignaient un peu pour prier.

Je restai tout ébahi à mon arrivée en ce lieu après lequel je soupirais tant. Je ne voulais interroger personne, car j'étais extasié d'étonnement comme

quelqu'un qui découvrirait un monde nouveau, plein de choses curieuses, désirées mais non encore connues jusque là. Un camarade, s'apercevant que j'étais tout novice au milieu d'eux, vint à moi et me dit très aimablement: Ami, veux-tu jouer avec moi au palet? — C'était mon jeu favori, et j'acceptai avec plaisir la proposition. Nous avons terminé la partie, quand le son d'un clairon fit faire silence à tous les patronnés qui, laissant les jeux, accoururent autour du Directeur.

— Mes chers enfants, leur dit-il d'une voix très forte, voici l'heure de la sainte Messe, et, ce matin, nous irons l'entendre au Mont des Capucins, et après la Messe, nous aurons un petit déjeuner. Ceux qui n'ont pas pu se confesser aujourd'hui, pourront le faire dimanche prochain: n'oubliez pas que chaque dimanche vous avez toute facilité pour vous confesser.

Cela dit, le clairon se fit entendre une seconde fois et tous se mirent immédiatement en route. Un des plus âgés commença aussitôt la récitation du chapelet, et tous y répondirent. La distance à parcourir était d'environ trois kilomètres, et bien que je n'osasse pas me ranger avec les autres, poussé toutefois par la nouveauté, je les suivis à quelque distance, prenant, moi aussi, part aux prières. En commençant la montée qui mène au couvent, on chanta les Litanies de la Très Sainte Vierge. Cela me plut beaucoup, parce que les plantes, les sentiers, les bosquets semblaient faire écho à notre chant et rendaient vraiment romanesque notre promenade.

Durant la Messe plusieurs jeunes gens s'approchèrent de la Sainte Table. Après un court sermon et une non moins brève action de grâces, nous nous rendons dans la cour du couvent pour y prendre le déjeuner. Ne me reconnaissant aucun droit à participer

à ce déjeuner de mes compagnons, je me retirai à l'écart, attendant de les suivre à leur retour, mais le Directeur s'approchant de moi me dit :

- Et toi, comment t'appelles-tu?
- Séverin.
- As-tu eu ta part du déjeuner?
- Non, monsieur.
- Pourquoi?
- Parce que je ne me suis pas con-

risés. L'après-midi, je retourne au Patronage et je joue de tout cœur et de toutes mes forces jusqu'à la nuit. Pendant tout un mois je ne pus pas y retourner, mais quand j'y revins, je trouvai un notable changement. Le Patronage avait été transporté au Valdocco, et précisément à l'endroit où furent construits l'église et l'établissement qui portent le nom de *Saint François*



CONSTANTINOPLE — Elèves de l'Institut Giustiniani.

fessé et que je n'ai pas fait la Sainte Communion.

— Il n'est pas nécessaire de s'être confessé et d'avoir communié pour avoir droit au déjeuner.

— Que faut-il donc?

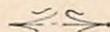
— Pas autre chose que de l'appétit et la volonté de venir prendre le déjeuner.

Et, en disant cela, il me serra la main et me conduisit à la corbeille, me donnant en abondance pain et ce-

de Sales. Comme le local y était mieux aménagé, on put y introduire et faire fonctionner d'une manière régulière les exercices de piété, les récréations, les divertissements en plus grand nombre, les classes du soir et du dimanche, etc. etc.... (1).

À suivre.

(1) Séverin, etc., page 32.



DOM BOSCO PRÉCURSEUR ⁽¹⁾

IV.

L'Éducateur.

DEUX ans avant sa mort, en 1886, Dom Bosco reçut un jour du Supérieur du Grand Séminaire de Montpellier une lettre où ce digne ecclésiastique le pressait de lui communiquer le secret de sa merveilleuse pédagogie. C'était déjà une seconde instance, car, à une première lettre de son correspondant Dom Bosco avait répondu : « C'est grâce à la crainte de Dieu répandue au cœur de mes jeunes gens que j'obtiens d'eux tout ce que je veux ». « Mais, répliquait l'excellent Supérieur, la crainte de Dieu n'est que le commencement de la sagesse. Comment achever l'œuvre? Allons, mon père, donnez-moi la clef de votre système d'éducation que je m'en serve pour le bien de mes séminaristes ». « Mon système! Mon système! murmurait D. Bosco en pliant la lettre, mais si je ne le connais pas moi-même! Je n'ai eu qu'un mérite, celui d'aller de l'avant selon l'inspiration du Seigneur et des circonstances ».

Il se trompait, car Dom Bosco eut un système d'éducation très personnel. Mais cet ensemble d'idées qu'au soir de sa vie il sut formuler en quelques principes brefs et nets, il est instable qu'il ne se constitua pas d'une seule pièce dans son esprit. D'une part le Ciel se mit de la partie et l'inspiration d'en haut jointe à la charité dont le cœur de l'apôtre débordait semblent lui avoir dicté le fond de la doctrine, cette pédagogie de l'amour qui faisait l'admiration de plus d'un

spécialiste (1). Mais par ailleurs sa pensée d'éducateur, avant d'atteindre à son point de maturité, tâtonna, se corrigea, s'instruisit des leçons de l'expérience. Elle ne dédaigna pas non plus de se mettre à l'école d'autrui et de tirer parti du travail de ses devanciers (2). Enfin et surtout, comme l'ont remarqué deux de ses biographes, le professeur Bonetti et le Marquis Crispolti, elle sut être moderne, prendre pour ainsi dire le vent, et dans un siècle grisé de liberté, rebelle à toute forme d'absolutisme s'adapter merveilleusement aux exigences des tempéraments contemporains. Ce fut ainsi que progressivement et comme par étapes son système d'éducation prit corps.

Était-il si neuf ce système? Non, très vieux, aussi vieux que l'Évangile dont il procédait en ligne directe. On s'est abusé sur le côté relativement nouveau de cette pédagogie, sans prendre garde que certains de ses chapitres, les plus modernes, ne venaient en supplanter d'autres que parce qu'ils offraient à l'éducateur de meilleurs moyens d'atteindre le but suprême : approcher le jeune homme de Dieu par les multiples industries d'un amour aussi tendre qu'ingénieux. Or ceci est de l'Évangile. L'œuvre essentielle de Jésus-Christ ne fut-elle pas de ramener à son Père la pauvre humanité conquise par les prodiges ineffables de son amour? D'autre part il existe dans les récits évangéliques, épars et perdus à

(1) Lombroso et Förster entre autres.

(2) Sait-on par exemple que D. Bosco pour composer le règlement en usage dans ses maisons commença par collationner et confronter les règlements des instituts les plus florissants alors, dans le dessein de leur dérober quelque industrie, quelque détail assimilable à ses idées.

(1) Voir *Bulletin* de Septembre 1913.

travers le texte sacré, des paroles, des exemples, des conseils, des maximes qui tous ont trait à l'âme de l'enfant, du jeune homme. En recueillant religieusement ces fragments, en les rapprochant, en les éclairant les uns par les autres, et aussi par les actes du Sauveur, peut-on dégager une pensée d'ensemble, un enseignement assez précis et assez complet pour y asseoir une pédagogie chrétienne? D. Bosco l'a pensé, et pour l'avoir rappelé à ses contemporains il a passé à leurs yeux pour un précurseur.

Pénétrons donc dans le détail de ce système où, à chaque pas, nous relèverons l'inspiration évangélique.

Pour atteindre le but rêvé l'éducateur doit avant tout, prétend D. Bosco, empêcher l'enfant de faire le mal par une surveillance de toutes les minutes, le mettre dans l'impossibilité de pécher extérieurement, voilà le grand point. C'est pour cela que, du matin au soir et du soir au matin, un œil exercé mais affectueux ne le quittera jamais. Il passera d'un lieu à un autre, d'une occupation à une autre, mais toujours il aura près de lui, dans la personne du salésien, un frère aîné dont l'unique souci sera de le protéger, de l'avertir, de l'encourager, de le relever aussi, surtout. Cet ange gardien se penchera sur son épaule pour s'informer de sa lecture, il se mettra de tiers dans sa conversation pour la purifier, il retroussera sa soutane ou déposera sa veste pour jouer avec lui et l'empêcher de passer sa récréation en des entretiens légers, il nettoiera la cour de toute espèce de siège car, même au cœur de l'été, l'enfant devra s'entraîner en des jeux passionnants, — et ainsi du reste. Cette méthode préventive, comme on l'a appelée pour l'opposer à l'autre, la méthode répressive à base de punitions, s'attache comme ou le voit à tarir le mal dans sa source en suppri-

mant l'occasion ou en la neutralisant; elle copie les meilleurs progrès de la science moderne qui, comme chacun sait, a plus de confiance en l'hygiène qu'en la médecine, aime mieux préserver que guérir.

Pour user de ce système D. Bosco avait une pensée de derrière la tête. Il savait que les résultats de l'éducation sont menacés quand le maître commet la grave erreur de regarder la verge, le châtiment corporel, la répression comme la baguette enchantée de la pédagogie, l'auxiliaire indispensable de l'éducateur. On n'aboutit alors qu'à deux choses: d'une part le goût du travail, l'énergie de la volonté et les bons instincts de l'enfant n'arrivent pas à s'épanouir, et d'autre part, pliée à cette seule discipline de la crainte l'âme de l'enfant prendra des habitudes d'hypocrisie, et pour jamais vous refusera sa confiance. Et Dom Bosco savait trop que sous cette confiance, ingénue ou méritée, on ne peut faire œuvre solide d'éducation: aussi pensait-il déjà à se l'attirer quand il traitait ses fils avec cette bonté qui prévient le mal. Et si ces graves raisons n'avaient pas suffi pour l'incliner vers cette méthode, il n'aurait quand même pas hésité à l'embrasser, car seule elle lui assurait cette atmosphère de joie dans laquelle il voulait baigner l'âme de ses fils. Pour D. Bosco la joie est un facteur indispensable de succès. Il l'a poursuivie tout au long de son existence, depuis le jour où jeune séminariste il fondait avec quelques amis la confrérie de la joie, jusqu'à l'heure où livrant au public les leçons de sa longue expérience, il écrivait cette ligne qu'eut signée S^t Philippe de Néri: « Laissez donc aux enfants, pleine liberté de sauter, courir, faire du tapage à leur gré! » Une des paroles qui lui revenaient le plus souvent aux lèvres était celle-ci: « Allons! sois joyeux! »

C'est pour entretenir la joie, pour la raviver que D. Bosco a dressé dans ses maisons les tréteaux du petit théâtre, qu'il a fait si large place à la musique dans son règlement, qu'il était à l'affût de tous les moyens honnêtes capables d'alléger aux jeunes gens le poids de la discipline, qu'il s'est toujours efforcé de rendre la prière et la piété attrayantes, qu'il a toujours recommandé d'inspirer à l'écolier le goût, l'amour, le plaisir de l'étude. De la joie, de la joie, et à haute dose. D. Bosco en voulait, parce qu'il voulait ses fils confiants et épanouis. « Comme les œufs des oiseaux, comme le nouveau-né de la tourterelle, l'enfant, a dit un pédagogue moderne, n'a besoin au début que de chaleur. Mais qu'est-ce que la chaleur pour l'enfant, le poussin humain, sinon la joie? C'est elle qui permet aux forces naissantes de croître, tels les rayons de l'aurore; elle est le ciel sous lequel tout prospère, sauf le poison ». Cette joie, on l'a déjà deviné, n'était nullement fille de la dissipation: elle venait d'ailleurs, du bonheur de se sentir aimé, de la paix d'une conscience tranquille, de la variété des divertissements, des méthodes ingénieuses employées pour tromper l'ennui, etc.

Elle venait aussi, et qui donc s'en étonnera, du travail intense que D. Bosco réclamait de ses élèves. « Mais c'est qu'on travaille chez D. Bosco! » disait un jour un professeur de l'Université stupéfait des résultats prodigieux obtenus en quelques mois par certains élèves des classes supérieures. Oui, le travail était en honneur dans la pédagogie de D. Bosco, car il en connaissait la portée moralisatrice. Il savait trop que les révoltés dans la société sont assez souvent des désœuvrés; il tenait trop aussi à assurer à ses enfants le pain du lendemain pour ne pas les tenir penchés sur une tâche

pénible mais nécessaire; enfin et surtout le travail, c'est du péché en moins, et comme l'éducation vise d'abord à couper les racines de tout mal, elle doit nécessairement faire appel à cet aide puissant.

(A suivre).



PAGE À RELIRE.

La Papauté.

C'est vraiment un grand spectacle digne des plus graves méditations, que cette persistance absolue du Pape à être et à remplir le monde.

L'incrédulité ne sert de rien ici. Croyant ou incroyant, il faut bien s'arrêter devant cet être prodigieux, unique, incomparable, sans précédent, sans égal et sans exemple, qui domine l'histoire, fait retentir de soi toute la terre, regarde passer les siècles, triomphe de tous les destins contraires, grandit dans le malheur plus que dans la prospérité et puise enfin dans la mort le principe d'une vie qui ne s'épuise point, d'une jeunesse qui recommence toujours.

Evidemment, il y a là un miracle, et on comprend que chaque fois que, par la révolution annuelle du cycle liturgique, ce miracle lui est rappelé, l'Église exulte et pousse, avec enthousiasme, vers le ciel, le cri de sa reconnaissance et de sa foi: Tu es Petrus!

Abbé H. Perreye.





NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO

FLEURS ET FRUITS

(Souvenirs de nos Missionnaires)

VI.

Une fleurette du désert.

Dans le courant de l'année 1898 alors que, par un fort vent du sud qui glaçait le visage et les mains, je traversai un immense désert de la Patagonie Méridionale, j'eus l'occasion de trouver une des *fleurettes* les plus belles que j'aie rencontrées dans toute mon existence, déjà bien longue pourtant. Tout était autour d'elle aride, dépouillé; sur la glace l'on apercevait à peine quelques touffes d'herbe sèche et si piquante que l'on ne pouvait s'asseoir, car elle perçait les vêtements et pénétrait comme des aiguilles dans la peau. La petite fleur, au contraire, se dressait fière sur une haute tige d'environ un mètre, comme si elle avait voulu défier la tempête de vent. Sa vue m'impressionna tant et l'odeur de son parfum m'attira tellement que, malgré ma fatigue et l'ennui que l'on éprouve dans les longs voyages à descendre de cheval, je n'hésitai pas une seconde à mettre pied à terre, et ayant cueilli avec avidité cette fleur singulière, je la mis entre les feuillets d'un livre pour la conserver comme souvenir.

Tout en continuant ma route je me demandai:

— Comment sera née et aura crû dans ces lieux si déserts, exposés à toutes les intempéries, une fleur aussi belle, aussi délicate?

Et plus j'y pensais, moins je comprenais. Cela me semblait un mystère!

J'étais depuis peu retourné de cette Mission qui avait duré deux longs mois, quand je rencontrai une autre fleurette, d'un genre bien différent, mais beaucoup plus belle et bien plus précieuse que la première. Celle-ci aussi était née et s'était développée dans un désert, sans les soins d'un habile jardinier et exposée à toutes les intempéries, mais belle et précieuse à un point qu'on ne saurait imaginer. C'était un jeune enfant pouvant avoir de huit à neuf ans, fils de pauvres vachers, demeurant dans les

environs de Punta-Arenas, sur le détroit de Magellan.

La nature l'avait doté d'un esprit précoce et bien rare, uspérieur de beaucoup à son âge.

Né et ayant grandi dans la campagne, loin de toute société humaine, de parents très pauvres et ignorants, il n'avait reçu aucune instruction. Jamais il n'était sorti de sa cabane si ce n'est pour mener paître quelques bêtes dans le voisinage, et, enfant unique, il n'avait jamais vu personne si l'on en excepte son père et sa mère et quelques parents qui venaient quelquefois trouver ceux-ci. Et le pauvre petit était tombé malade, et la maladie qui durait depuis plus d'une année l'avait couvert en entier de plaies sauf au visage et aux mains. Et cependant malgré ses grandes souffrances, jamais il ne pleurait ni ne faisait entendre la moindre plainte pour ne point affliger ses parents qui le chérissaient et qu'il aimait tendrement.

Un certain jour, donc, passant par hasard près de cette cabane, je m'arrêtai pour savoir à qui elle appartenait, et apprenant qu'il y avait là un enfant malade, j'entraî pour le voir. J'avais à peine mis le pied dans ce misérable taudis que l'enfant se dressa pour s'asseoir sur son grabat et se mit à me regarder fixement avec une vive curiosité.

— Comment vas-tu, mon cher enfant, lui demandai-je?

— Très bien et toi?

— Je vais bien, comme tu le vois, mais il me semble qu'il n'en est pas ainsi pour toi?

— C'est vrai que ça ne va pas trop fort, mais ce n'est rien ou peu de chose.

— Et où te sens-tu mal?

Levant un lambeau des haillons qui le couvraient, il me montra une par une ses horribles plaies, me disant: Ici, ici, ici.... Mais ce n'est rien, ce n'est rien. Ce n'est pas la peine d'en parler.... et il souriait gracieusement.

Quel enfant singulier! pensais-je en moi-même; si malade et cependant si joyeux, si sympathique! De fait, il continuait à me regarder attentivement, puis il finit par me dire:

— Tu sais, *Veste noire*, que la nuit dernière j'ai rêvé à toi?

— Comment est-il possible que tu aies songé à moi puisque tu ne m'avais jamais encore vu avant aujourd'hui?

— Oui, oui, continua-t-il, maintenant que je te vois bien, c'est toi, la robe noire, que j'ai vu en songe.

— Eh bien, raconte-moi cela!

— J'ai rêvé que j'étais à jouer près de la mer quand tout-à-coup je vois venir de loin deux hommes noirs, au visage très mauvais. Épouvanté je me mis à fuir, mais ces gens me poursuivirent. Je courais et courais le long de la mer, et mes jambes ne pouvaient plus me porter, tant ma fatigue était grande, et les misérables allaient m'atteindre..... Je criais très fort, j'avais peur, bien peur, mais personne ne m'entendait. Et ces hommes allongeaient déjà les bras pour me saisir quand à l'improviste tu te montras avec un bâton levé en un geste de menace, et criant à ces deux monstres; « Holà! arrêtez, ne poursuivez pas ce pauvre enfant, car il est à moi ». Ces hommes noirs s'arrêtèrent sur le coup et, grinçant des dents, très en colère, ils disparurent comme de la fumée. Alors, plein de joie et de reconnaissance, je me jetai entre tes bras et l'allégresse que j'éprouvais fut si grande que mon cœur se mit à battre très fort et je me réveillai. Dis-moi, oui, dis-moi: n'es-tu pas la *veste noire* que j'ai vue en songe?... Oh! permets-moi de t'embrasser comme je l'ai fait cette nuit.

Et sans attendre ma réponse, il s'élança vers moi, m'entoura le cou de ses mains, me serrant très fort et il me baisa sur le front en répétant:

Merci, merci, *Veste noire*, je t'appelle ainsi parce que je ne sais pas ton nom. Maintenant je suis content, je suis content.

Je ne savais que lui dire et il continua avec beaucoup d'expression:

— Mais, dis-moi, *Veste noire*, quels étaient ces hommes?.... Que voulaient-ils de moi?.... Pourquoi me poursuivaient-ils? Que m'auraient-ils fait s'ils m'avaient pris? Auparavant je ne les avais jamais vus!... Je ne leur ai jamais fait de mal ni à eux ni à d'autres!.....

Et il se mit à pleurer au souvenir de cette triste scène.

— Ne pleure pas, mon petit ami, lui dis-je; ces monstres ne retourneront plus et alors qu'ils reviendraient je serai toujours prêt à te défendre. Sois donc rassuré!

A ces mots il reprit son calme, mais toutefois il ne cessa de m'importuner avec cette demande:

— Dis-moi: qui étaient ces monstres?

— Peut-être des démons, me hasardai-je à lui répondre.

— Des démons?... Qu'est-ce que c'est que des démons?

Ce fut ainsi que je commençai, sans plus tarder, à lui donner un peu d'instruction religieuse, lui faisant connaître Dieu, la création des anges et la révolte de Lucifer et de ses partisans, la création du monde et de tout ce qui existe dans l'univers, etc., etc. Le bon enfant triste désireux de connaître toutes choses, insistait dans ses demandes:

— Pourquoi ceci? Pourquoi cela?

Je le satisfaisais et le petit malade était ravi d'entendre de si belles choses, ainsi qu'il disait, qu'il avait ignorées jusque là. Je restai plus de deux heures à l'instruire de tout ce qui est nécessaire pour acquérir le salut éternel, et ces deux heures passèrent joyeusement pour lui et pour moi, car j'apercevais en lui une âme candide, désireuse de s'instruire dans les choses de l'âme, et de son côté il jouissait de connaître toutes ces choses et il ne se rassasiait pas de m'entendre en parler, et il ajoutait demandes sur demandes.

Quand je le quittai, les larmes inondèrent son visage, et me baisant avec grand respect la main, pendant que je serrais les siennes, il me supplia de revenir le plus tôt possible. Je lui promis, ayant l'intention de compléter son instruction et de le préparer à faire sa première Communion.

Deux jours après, je me retrouvais près du lit de l'intéressant petit malade. A peine m'aperçut-il qu'il chercha à s'asseoir sur son séant, et avec une figure joyeuse et toute souriante:

— Que tu es bon, *Veste noire*, me dit-il, de venir me voir si promptement. Sais-tu qu'en ces jours j'ai toujours pensé à toi et aux belles choses que tu m'as racontées! Oh! raconte m'en encore d'autres, puisque tu en connais tant et qu'elles me font un si grand plaisir.

— Je suis venu pour cela, mon cher enfant et je m'empresse de satisfaire ton désir. — Et m'asseyant près de lui, je lui présentai un Crucifix, lui demandant:

— Sais-tu qui est celui que tu vois cloué sur ce bois?

L'enfant prit le Crucifix dans sa main, le fixa attentivement et me répondit:

— Je ne le sais pas. Mais c'est peut-être un homme? Oh! pourquoi lui a-t-on fait cela? Qu'a-t-il fait de mal pour mériter ces souffrances? Pauvre homme! Comme il a dû souffrir et souffrir terriblement!.....

— Oui, c'est un homme, mais ce n'est pas un homme seulement. Il est aussi le Fils de Dieu.

— Comment? reprit le petit malade tout désorienté, c'était le fils de Dieu et ils l'ont ainsi traité? Pourquoi? Tu me disais l'autre jour que Dieu est très bon; qu'il faisait du bien à tous les hommes parce qu'ils sont ses enfants qu'il a

lui-même créés... Oh! peut-être a-t-il eu un fils mauvais et qu'ils l'ont mis en croix?

— Non, mon cher ami, ce fils n'était pas mauvais, il était au contraire très bon, et il faisait du bien à tous, guérissait les malades par le seul attouchement de ses mains et ressuscitait même les morts. C'était le meilleur, le plus aimable des hommes.

— Pourquoi l'ont-ils donc mis en croix? Quel est le méchant qui a osé porter les mains sur le fils de Dieu et le traiter de cette manière?

— Ce sont les hommes mauvais..... et l'amour qu'il leur portait le conduisit à mourir sur la croix pour tous. Le péché d'Adam avait fermé le Paradis, et personne n'y aurait plus pénétré si le Fils de Dieu ne l'avait pas rouvert et pour cela, il vint en ce monde où il subit la mort sur la croix pour pouvoir effacer les péchés des hommes et leur mériter à tous une mort tranquille.

— Est-ce donc vrai? C'est véritablement cela?

— Je te l'assure, c'est absolument comme je te le dis.

— Oh! cher Fils de Dieu, s'écria le bon enfant en serrant amoureusement entre ses mains le Crucifix, combien tu as été bon, puisque tu as tant voulu souffrir! Mais c'est trop! Subir une mort aussi cruelle pour que les hommes puissent être toujours heureux! Oh! je t'aime, Fils de Dieu! Accorde-moi aussi une mort douce quand je mourrai!..... et il couvrait de baisers le Crucifix.....

Il se tourna ensuite vers moi et me dit dans un doux désir:

— Laisse-moi, oh! laisse-moi cette image!

— Oui, je te la donne de bon cœur et tu te rappelleras le grand amour qu'a eu aussi pour toi le Fils de Dieu en mourant sur la Croix.

— Oh! merci, merci, mille fois; pour te témoigner ma reconnaissance, je te donnerai un baiser si tu me le permets.

— Prie aussi Jésus pour moi afin que je puisse, moi aussi, jouir de lui et avec lui dans le Paradis!

— Mais, comment? Il est mort et cependant il peut entendre mes prières?

— Oui, parce qu'après trois jours il ressuscita du tombeau et maintenant il vit glorieux dans le Paradis, entouré d'un très grand nombre d'esprits bienheureux, et il ne mourra plus, mais il vivra avec le Père et le Saint-Esprit là où il n'y a plus aucun mal, mais seulement tout bien, aujourd'hui, demain, toujours, éternellement.

— Et tu es déjà allé en ce lieu?

— Non, mon petit ami, mais j'ai l'espoir d'y aller.

— Aiors, comment sais-tu toutes ces choses?

— Je les sais, lui répondis-je, parce que Dieu

nous les a révélées et que son Divin Fils les confirma quand il vécut sur la terre.

— Et tu y crois, toi?

— Oh! oui, j'y crois: tu ne veux pas que je croie au Fils de Dieu qui est venu expressément du Ciel pour nous enseigner la voie du Paradis? Et tu n'y crois pas, toi?

— Si tu me dis d'y croire, je croirai, moi aussi, parce que tu es bon et que tu ne veux pas me tromper.

— Ce Fils de Dieu, qui se nomme Jésus-Christ, a dit que celui qui ne croit pas à ses paroles, sera jugé et condamné pour toujours à l'enfer, c'est-à-dire, en un lieu où l'on souffre tous les maux, et pendant toute l'éternité.

— Oh! moi, je ne veux pas aller en enfer..... avec les monstres noirs..... je veux aller au Paradis avec le Fils de Dieu et avec toi..... Je crois, oui, je crois à tout ce que tu m'as dit de croire.

— Bien, bien, tu dois donc croire que Jésus Christ, avant de monter au Ciel, institua sept sacrements qui sont autant de signes sensibles au moyen desquels Dieu accorde sa grâce aux hommes. Ce sont autant de canaux qui nous déversent l'eau de ses grâces. L'un est le *Baptême* qui nous fait enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ et héritiers du Paradis. Sans le Baptême on ne peut pas entrer dans le Paradis.

— Mon Père m'a dit que j'ai reçu le baptême alors que j'étais encore tout petit, tout petit, mais je ne m'en souviens pas. Je serai donc, moi aussi, fils de Dieu et frère de Jésus-Christ?

— Oui, certainement, et tu as le droit, à ta mort, d'aller dans le Paradis, pourvu que tu n'offenses pas gravement le Seigneur.

— Je ne sais pas si je l'ai offensé, mais..... mon père doit le savoir.

— Si tu l'avais offensé il suffit que tu te repentes et que tu demandes pardon au Seigneur. Jésus a encore prévu cela et c'est pour cela qu'il a institué le Sacrement ainsi dénommé de la *Pénitence* ou *Confession*.....

Et ainsi, je lui fis connaître un par un tous les Sacrements. Lorsque je lui eus expliqué en quoi consistait le sacrement de la confession:

— Comme Jésus est bon! observa-t-il; oh! qui ne l'aimerait pas?

Ah! pourquoi ne l'ai-je pas connu avant aujourd'hui. Je l'aurais aimé de tout mon cœur; mais désormais je l'aimerai toujours, toujours, parce qu'il est mon frère et qu'il est mort pour moi..... Et en disant cela il essuyait une larme qui lui tombait des yeux.....

Comment traduire son contentement quand je lui dis que sous peu je lui donnerais le sacrement de confirmation et qu'avant sa mort, je lui imposerais le sacrement de l'Extrême-Onction, mais ce qui l'impressionna le plus, ce fut la

doctrine catholique touchant le sacrement de l'Eucharistie. Je le vois encore ouvrir tout grands les yeux tant était vive la surprise que lui occasionnait mon explication, et il me semble encore l'entendre s'écrier :

— Comment?! comment?! Jésus notre aliment? Le Fils de Dieu notre nourriture? Que c'est beau!... Jésus sous un peu de pain?! Que ce doit être curieux de le voir! Oh! comme Jésus doit être petit! Et il se laissera manger par tous? et même par moi?

— Oui, et non seulement il le permet mais il le veut et il nous oblige en quelque sorte à le manger, nous disant : « Je suis le Pain de vie descendu du ciel; celui qui mangera de ce pain vivra éternellement. Ma chair est une véritable nourriture et mon sang un véritable breuvage; celui qui mange ma chair et boit mon sang vivra en moi et moi en lui, et celui qui ne me mangera pas, n'aura pas la vie en lui ». Ce sont là ses propres paroles. Comme tu le vois, il nous excite à nous nourrir de lui, il le veut, il le désire, et il nous menace de nous priver du Paradis, si nous ne le faisons pas!

— Tu crois qu'il en est ainsi? As-tu donc peut-être vu Jésus dans du pain?

— Je le crois comme si je l'avais vu, parce que c'est lui-même, c'est sa parole qui me le dit, et sa parole ne peut pas nous tromper!

— Puisqu'il en est ainsi, je crois moi aussi, car tu ne veux pas me tromper: je sais que tu me veux du bien.... Oh! quelle belle chose!... Et quand m'apporteras-tu Jésus?.....

— Si tu es bien disposé et que tu le désires vraiment de tout ton cœur, je te le porterai bientôt, oui, bientôt!.....

Et la conversation s'engagea naturellement sur la vie de Jésus, sur son enfance, la T. S. Vierge, sa mère: — Je lui dis: Elle aime tant, tant, les enfants comme toi. A peine l'un d'eux la prie-t-elle qu'elle l'écoute et l'aide dans tous ses besoins; elle ne se fait pas voir toujours, mais on sent toujours sa maternelle protection. Et voici son portrait. Prends-le et mets-le à ton cou avec un cordon. En lui disant cela, je lui présentais une grande médaille de Marie Auxiliatrice: — Tous ceux qui sont dévots serviteurs de la T. S. Vierge sont certains de se sauver, car Elle les aime et les protège comme ses véritables enfants.

— Merci, merci, *Veste noire*; tu ne cesses de me faire des cadeaux, l'un plus beau que l'autre. Comment payerai-je toutes tes bontés? Oh! le beau portrait de la mère de Jésus! Il me sera toujours cher et je le porterai toujours sur mon cœur: — et il le baisait et rebaisait avec des transports de tendresse filiale.

Ce même jour je répondis encore à sa demande

habituelle: — Et toi, pourquoi es-tu si bon pour moi?! Je lui parlai alors de la mission donnée par Jésus aux Apôtres et à leurs successeurs, de la Palestine et de l'Italie, de S. Pierre et du Pape, de Turin et de D. Bosco, de D. Rua et de tous leurs fils répandus dans le monde pour instruire tout d'âmes ensevelies encore dans les superstitions et la barbarie. Le bon enfant s'émut et pleura!

— Moi aussi, Père, j'aurais fait comme toi si j'avais su ce que tu sais et si j'avais appris qu'un seul homme ignorât ce que j'ignorais moi-même.

Ma dernière visite au cher malade avait eu lieu le 5 août, fête de Notre Dame des Neiges. Le lendemain il tomba de la neige en quantité. et les routes devinrent impraticables.

Je dus en conséquence remettre ma nouvelle visite au 10 août et je crois que ce fut par une disposition du Seigneur pour que l'intéressant malade qui se nommait *Lorenzo Gonzales* pût faire sa première communion au jour même de la fête de son saint protecteur. J'entraîs à peine dans la misérable hutte que le cher petit se mit contre son habitude à pleurer.

— Qu'as-tu, mon cher petit Laurent? Peut-être te sens-tu plus faible que de coutume?

— Non, Père, je suis très bien, mais je pleure parce que tu as été longtemps sans venir; tu m'as trompé.....

— Pardonne-moi, Laurent, mais ce n'est pas ma faute. Tu sais qu'il a beaucoup neigé en ces jours et que les routes étaient devenues si mauvaises qu'il était impossible de voyager. Or, maintenant que la glace les a consolidées, je me suis empressé de venir, et me voici près de toi pour quelque temps.

— T'es-tu rappelé de m'apporter le Pain du Ciel dans lequel se trouve Jésus, Fils de Dieu?

— Oui, mon cher ami, je l'ai sur moi et je te le donnerai. Mais auparavant, prions tous deux ensemble pour disposer ton cœur à le recevoir.

— Oh! que je suis content! Prions, prions pour que Jésus descende volontiers en moi.

Et il se mit à genoux sur son pauvre grabat, il joignit ses mains et attendit que je lui fasse répéter les prières de la préparation à la sainte Communion.

Après avoir déposé sur un autel improvisé fait de deux caisses le petit ciboire d'argent contenant la Sainte Hostie, je commençai à le préparer, puis je lui administrai la Confirmation et la sainte Communion. Quand il vit la sainte Hostie entre mes mains et tandis que je prononçai ces paroles: *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum.....*, il fixa les yeux sur l'hostie sans abaisser les paupières, et son visage enflammé du plus grand amour faisait bien con-

naître combien il désirait recevoir Jésus dans son cœur. Et de fait, il le reçut, laissant couler d'abondantes larmes de vive tendresse.

Dès qu'il eut reçu la communion, il ferma les yeux, se croisa les bras sur la poitrine, l'étreignant fortement comme s'il eut étreint visiblement Jésus et se laissa tomber sur l'oreiller ou plutôt sur ce qui en tenait lieu. Son visage était si beau, si rayonnant d'une lumière quasi céleste qu'on aurait dit un ange.

Les quelques assistants se disaient entre eux :

— Il ne semble pas que ce soit lui!

— Vois quel bel aspect!

— Il semble être un ange!

Quant à moi jamais je n'avais vu un visage plus divinement beau que celui de ce cher enfant. Et il resta ainsi absorbé en Dieu durant un long temps, sans ouvrir les yeux, sans mouvoir les lèvres, sans parler avec qui que ce fût, continuant à presser Jésus sur son cœur et priant toujours avec le cœur et l'esprit. Je n'osai pas le distraire de cette belle union avec Dieu. Revenant à lui, il ne cessa de remercier le Seigneur qui lui avait accordé tant de grâces et il ne faisait que répéter :

— Je crois, Seigneur, oui, je crois toutes les vérités de la Foi et je vous aime autant qu'il m'est possible.

Comme je voyais que le mal allait s'aggravant je lui administrai, ce même jour, l'Extrême-Onction.

Quand je pris congé de lui il versa de douces larmes et me remercia de lui avoir procuré tant de joie et voulut me récompenser en me donnant un affectueux baiser.

— Prie pour moi, cher petit Laurent, lui dis-je, quand tu seras dans le Paradis pour que

je puisse, moi aussi, y aller et jouir avec toi de Dieu, de la T. S. Vierge et de tous les Saints pendant toute l'éternité.

Il me le promit et ajouta :

— Viens encore me voir prochainement car ta présence me fait beaucoup de bien; quand tu es ici je ne ressens plus mes douleurs, et mon cœur jouit beaucoup, beaucoup. Oh! Père, si tu savais comme je te veux du bien? Tu m'as enseigné les choses du Ciel. A nous revoir le plus tôt possible.

— A nous revoir, mon cher Laurent, lui répétais-je en m'en allant et je continuai en moi-même: — Ou en cette misérable vie ou au Ciel!

Je sortis très ému de cette cabane, témoin de telles merveilles célestes, et je me disais tout en marchant :

— Voilà donc une *petite fleur du désert* que les Anges cueilleront bientôt pour la transplanter dans le Ciel. Elle est trop belle, et cette terre n'est pas digne de la retenir plus longtemps. Avant que viennent les glaces et les tempêtes des passions, il est préférable qu'elle soit transplantée dans le Ciel!

Et ce fut vraiment la dernière fois que je pus voir le cher enfant. Par suite du froid enduré et des fatigues d'un voyage je dus me mettre au lit pour plusieurs jours et je ne pus retourner voir le cher petit malade. Je sus plus tard qu'il s'était envolé au Paradis le jour même de l'Assomption au Ciel de la T. S. Vierge c'est-à-dire, cinq jours après sa première et dernière Communion. La Madone la chère Mère de Jésus, l'avait voulu avec Elle pour célébrer son triomphe dans le Paradis.....

D. MAGGIORINO BORGATELLO
Missionnaire Salésien.

La Mission des Salésiens dans le Matto Grosso

Entretien avec l'Inspecteur D. Malan.

Un rédacteur du « *Momento* » journal catholique de Turin, ayant appris le passage en cette ville de D. Malan, Inspecteur du Matto Grosso, a pu avoir avec lui un assez long entretien relativement aux Missions des Boróros. Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos aimés lecteurs la traduction du bel article de M. F. Grand-Jean :

« J'ai eu hier la bonne fortune de faire la connaissance de D. Antoine Malan, Inspecteur des Missions Salésiennes du Matto Grosso, qui ar-

rivait de Paris après avoir accompli en France une tournée de propagande dans le but de recueillir les ressources nécessaires aux colonies placées sous sa juridiction.

D. Malan reproduit dans son extérieur les caractéristiques du véritable prêtre salésien, qui attirent immédiatement la sympathie de tous ceux qui le voient et qui l'entendent parler. Son regard a des lueurs d'énergie indomptable et une irradiation d'infinie bonté; sa personne est robuste, le visage possède la couleur indi-

quant la santé, cette santé qui provient d'une vie animée par un labeur tenace sous l'impulsion du plus noble idéal. Sa voix enfin a toutes les plus délicates nuances de l'affabilité française. Ayant abandonné depuis vingt-cinq années sa « douce France », pour se consacrer à la fatigante et périlleuse rédemption de populations sauvages, il vit en Amérique, en missionnaire fervent et zélé de Dom Bosco. Tout d'abord il séjourna durant cinq ans à Montevideo près du regretté Mgr Lasagna, puis il passa dans le Matto Grosso où il s'est établi, accomplissant depuis vingt ans une œuvre de civilisation dont les résultats sont vraiment prodigieux et que lui-même ne peut expliquer que par la protection de la Madone de D. Bosco, Marie Auxiliatrice.

Actuellement il fait une halte très courte à Turin où il vient pour recruter à la Maison-Mère du Valdocco un nouveau groupe de Missionnaires qui l'aideront dans son œuvre si importante en ces terres lointaines. Il a amené avec lui un jeune *Bororo* qui l'a rejoint hier de Rome et à qui il a offert ce voyage pour le récompenser de son excellente conduite et de ses progrès dans les études. Le jeune indien, en effet, a déjà terminé avec succès le premier cours primaire.

Le groupe de Missionnaires que dirigera D. Malan, partira de Turin le 10 novembre.

— Quel sera donc le point-terminus de votre voyage, lui demandai-je ?

Un long voyage.

— Cuyabá, la capitale de l'État du Matto Grosso, lequel est une des vingt républiques dont se compose le Brésil, et il est d'une étendue quatre fois plus grande que la superficie de l'Italie.

— Et comment y parviendrez-vous ?

— Il y a deux voies pour arriver à ma destination. Partant d'Europe, je m'arrête à Rio Janeiro, capitale du Brésil, et à Montevideo. Puis, de Rio Janeiro, nous voyageons durant trois jours en chemin de fer, et après deux mois de parcours à dos de cheval, nous arrivons à Cuyabá.

De Montevideo, au contraire, un bateau remonte le cours de la Plata pendant 10 ou 12 heures, puis l'on continue toujours par bateau durant huit jours le fleuve Paraña, pendant huit autres jours le Paraguay, même laps de temps pour rejoindre le San Lorenzo et le Cuyabá, et l'on arrive finalement à la capitale du Matto Grosso.

— Et quel est celui de ces deux itinéraires que vous choisissez ?

— Je l'ignore encore. Peut-être devrai-je diviser en deux groupes les missionnaires qui m'accompagnent au Matto Grosso. Je prendrai la voie la plus courte, car je dois aller immédia-

tement visiter nos colonies et leur porter les objets les plus nécessaires, en attendant le plus fort chargement qui parviendra à destination par la voie de Montevideo et du Paraña sous la direction d'une partie des missionnaires qui s'embarquent avec moi.

— Et de quoi sera composé ce chargement ?

— Il y a un peu de tout, et c'est tout ce que je recueille en Europe, tous les trois ou quatre ans, pour subvenir aux besoins des Colonies. Cette année, par exemple, j'arriverai à Cuyabá avec un chargement d'environ 80,000 tonnes de marchandises comprenant vêtements, alimentation, chaussures, étoffes, machines pour ateliers, machines agricoles, ustensiles et établis garnis pour métiers, objets d'enseignement didactique, instruments pour explorations, etc. etc. Toutes ces choses me sont fournies, pour la plupart, par des Français, admirateurs de l'Œuvre de D. Bosco, et par la Colonie Brésilienne résidant en France.

— L'étendue de votre Inspection est-elle grande ?

— Hé bien ! voici, nous avons cinq colonies en ligne vers l'Araguaya, étendues sur 600 Kilomètres que l'on parcourt à cheval. Les marchandises de volume moyen se transportent sans de trop grandes difficultés sur des charriots traînés par vingt-quatre bœufs, et ils emploient en moyenne deux mois de voyage pour arriver au centre de la dernière colonie.

Trois colonies sont exclusivement indigènes ; deux sont des établissements mixtes où nous admettons, comme récompense, les jeunes gens qui montrent la meilleure intelligence et la meilleure bonne volonté.

— Depuis combien de temps ces colonies existent-elles ?

— Depuis vingt ans, et je me trouve là précisément depuis leur fondation, c'est-à-dire, depuis 1894.

Les Bororos d'autrefois.

Si vous me le permettez, je vous demanderai vos impressions sur ces populations d'alors ?

— Elles se trouvaient à l'état complètement sauvage. En ces temps, ce n'étaient que luttes très vives, très acharnées entre les tribus et les populations civilisées. C'était l'esprit de vengeance qui dominait ; on massacrait, on incendiait, on détruisait tout, haïssant ce qui pouvait avoir quelque odeur de civilisation. C'est à tel point que pendant de longs mois après notre arrivée en ces forêts, il nous fut impossible de voir un seul de ces indiens.

Le Gouvernement du Matto Grosso nous avait appelés là pour exercer une œuvre de paix ; aussi restâmes-nous attendant patiemment un rap-

prochement de la part des Boróros. Ici, je dois témoigner publiquement notre reconnaissance envers ce Gouvernement comme aussi envers le Gouvernement central du Brésil, car tous deux nous ont généreusement assistés, favorisés, protégés durant les périlleuses péripéties de cette période.

Et, je le répète, nous avons attendu avec patience et ténacité. Les indigènes nous craignaient, soupçonnant en nous des émissaires de la population civilisée envoyés pour leur tendre des pièges, et en conséquence, ils nous épiaient de loin. Pour nous, toutes les fois que nous nous apercevions de leur présence, nous tentions de nous approcher d'eux, mais ils s'enfuyaient, donnant les signes de la plus grande terreur. Enfin arriva le jour tant attendu où nous nous risquâmes à leur accorder un rendez-vous.

Et ce jour-là, nous voyant nous avancer vers eux, ils ne prirent pas la fuite; tout au contraire ils jetèrent à terre leurs armes, démontrant par là leurs dispositions pacifiques. Encouragés par ce geste, nous nous empressons de les rejoindre et nous leur distribuons quelques objets nécessaires à la vie. Ils semblaient touchés de nos cadeaux qui, tout simples qu'ils étaient, leur paraissaient cependant merveilleux, et ils se hasardèrent à nous visiter dans notre campement. Ils venaient par groupes, conduits par un de leurs capitaines-chefs, mais il avaient toujours de nous une grande méfiance, et se tenaient sur la défensive. Il semblait que leur but était de nous bien observer et de connaître nos intentions.

L'Œuvre des Missionnaires.

— Et les Missionnaires?

— Nous ne nous préoccupons pas d'autre chose que de les attirer à nous par la douceur de nos paroles et de nos actes. Nous ne pensons pas au moindre danger. Et pourtant le péril était là comme je vous l'expliquerai, oui, il y était, et même très grave, mais, je le répète, nous ne nous en doutions pas, et ce n'est qu'il y a peu de temps, tout récemment que nous avons été très impressionnés en entendant de leur bouche même ce qu'ils avaient combiné de faire, si la Madone Auxiliatrice ne nous avait pas visiblement protégés.

— Et combien de temps dura cet état de choses?

— Plusieurs années. C'était en vain que nous travaillions, du moins en apparence, sans aucuns fruits, au milieu de cette population qui semblait indifférente et même hostile à tous nos efforts pour la civiliser. Et cependant nous trouvions pour un grand sujet de consolation dans la confiance qu'ils nous témoignaient.

Il y a huit ou neuf ans, retournant en Europe pour ma tournée habituelle de propagande, j'eus l'idée d'emmenier avec moi un jeune indien. Mon inspiration était excellente. Après m'avoir accompagné dans différentes villes d'Europe, il revint dans sa patrie, enthousiasmé des réceptions qui lui avaient été faites, et ses descriptions pleines d'emphase produisirent sur ses compagnons une profonde impression qui se traduisit par une plus grande confiance vis-à-vis de nous et du monde civilisé.

Très satisfait de cette première expérience, je conduisis, trois ans après, c'est-à-dire en 1908, à l'Exposition de Rio Janeiro une vingtaine de ces jeunes indigènes auxquels on avait réussi à apprendre la musique et cela à tel point qu'ils pouvaient former une bande parfaitement organisée et déjà artiste. Mes braves petits instrumentistes suscitèrent l'admiration des habitants de Rio Janeiro et des étrangers venus à l'occasion de l'Exposition. Ils furent comblés de caresses et de toutes sortes de cadeaux, et à leur retour dans la patrie, après une absence de plus sieurs mois, car, partis en mars, ils ne rentraient qu'en décembre, le 25 précisément, ils propagèrent dans leur tribu et d'une façon encore plus intense la confiance et la sympathie envers les peuples civilisés et la reconnaissance à notre égard.

C'est ainsi que peu à peu notre œuvre devint plus facile à accomplir: vieux et jeunes vinrent à nous nous demandant conseils, consolations, encouragements, instruction; et l'affection, prenant la place de l'ancienne défiance, augmenta toujours davantage, et même tellement que nous sommes désormais considérés comme leurs conseillers, leurs fidèles amis, leur providence en tous les événements concernant les personnes ou les familles.

L'an dernier, nous avons célébré dans notre colonie une grandiose fête à laquelle assista un Inspecteur du Gouvernement, venu précisément là pour l'installation officielle de notre Observatoire météorologique. Il admira beaucoup le travail que nous avons accompli au milieu de ces populations et la confiance qu'elles nous témoignent. Je lui présentai, entre autres, un indigène que nous avions accueilli à l'état sauvage et qui à notre école avait pu réussir à obtenir la place de secrétaire de l'Observatoire. M. l'Inspecteur gouvernemental l'examina très attentivement, et à son grand mais joyeux étonnement, il le trouva parfaitement apte à remplir cette charge, et lui-même l'y nomma officiellement.

— Quelles sont les idées religieuses de ces populations?

— Elles sont très confuses et bien supersti-

tieuses. À notre arrivée là-bas, il y a vingt ans, nous reconnûmes bien vite qu'ils étaient polytheïstes. Ils croyaient en un dieu bon et en un dieu mauvais: du premier ils n'ont aucune peur, et en conséquence ils n'en ont aucun souci et ne lui rendent aucun culte. Ils redoutent le second: aussi lui offrent-ils des sacrifices pour l'apaiser, et cela par l'intermédiaire de certains de leurs prêtres.

Les Boróros chrétiens.

— Et la religion chrétienne?

— Elle est actuellement devenue la religion de ces tribus. Nous n'avons jamais voulu les illusionner dans nos affirmations, et dans les choses minimes comme dans celles de la plus grande importante, les preuves ont toujours démontré que notre parole était sincère, et c'est pourquoi ils ont eu une entière confiance jusque dans notre enseignement religieux. Ils sont intelligents, ils ont parfaitement compris la doctrine catholique et ils la pratiquent avec une ferveur vraiment édifiante.

Nous ne faisons sur eux aucune pression. Mais lorsque sonne la cloche pour indiquer les offices, ils accourent spontanément à la chapelle, avides d'assister aux cérémonies et d'entendre nos prédications. Un grand nombre de familles chrétiennes se réunissent d'elles-mêmes, le soir, pour réciter en commun les prières sous la direction de leur chef.

— Il y a donc déjà des églises?

— Sans doute: chaque colonie a son église, une cabane plus grande que les autres.

— Et comment sont construites les cabanes?

— Tout d'abord, elles étaient très primitives et faites de seules branches. Mais maintenant nous avons trouvé du matériel de construction, et plusieurs familles indiennes ont aujourd'hui leur cabane, fort bien maçonnée avec une excellente toiture en briques.

— Et comment s'écoule l'existence dans les colonies?

— Durant la semaine, nous nous consacrons à l'instruction dans les classes. Le dimanche est jour de repos et l'on s'occupe de l'instruction religieuse donnée le matin dans la langue nationale (le portugais) et le soir dans la langue Bororó.

— Et par rapport à la vie économique, quels avantages en retirent les indigènes?

— Au moment de notre arrivée dans le Matto Grosso, ils étaient nomades et vivaient seulement de chasse et de pêche, ignorant tout autre moyen pour se procurer de la nourriture. Nous avons introduit l'agriculture, les arts et métiers; et cette population a répondu à nos efforts, parvenant à faire de grands progrès dans

la culture du riz, du maïs, des haricots, du manioc et des fruits. Ils sont maintenant heureux et ils nous témoignent une reconnaissance infinie.

Le danger inaperçu.

— Vous avez tout-à-l'heure parlé de graves dangers que vous auriez encourus dans les premiers temps de votre Mission?

— Oh oui!... Mais, grâces en soient rendues à Dieu, nous ne l'avons su que l'an dernier seulement, alors que ces périls déjà bien éloignés n'étaient plus à redouter.

Au cours des fêtes de l'an dernier, fêtes dont je vous ai entretenu, les chefs des tribus, vraiment très émus et tout reconnaissants, éprouverent le besoin irrésistible d'épancher leur cœur et de révéler comme en confession le complot qu'eux-mêmes avaient ourdi contre nous dans les premières années, alors qu'ils ne nous connaissaient pas encore et qu'ils croyaient que nous étions envoyés par leurs ennemis blancs pour leur causer des dommages et leur faire du tort.

Ils n'osèrent pas me faire cet aveu directement à moi-même, mais ils prirent à part un des missionnaires qui connaît parfaitement leur idiôme, et, en sa présence, manifestant des sentiments de sincère repentir, ils lui narrèrent comment après les premières entrevues qu'ils avaient eues avec nous, douze ans auparavant, ils étaient venus en groupe à notre campement avec l'ordre de porter nos têtes à leur chef suprême. C'était en 1901. Je me souviens parfaitement bien qu'en cette occasion, à ce moment, chacun de nous avait à ses côtés au moins deux sauvages. Nous n'avions pas le moindre soupçon et nous poursuivions tout tranquillement notre conversation avec eux, leur donnant toutes les explications qu'ils nous demandaient. Durant ce temps ils attendaient un simple signe de celui qui était le chef du groupe, pour nous massacrer en un clin d'œil. Mais ce chef qui aujourd'hui est devenu un de nos plus solides protecteurs ne donna pas le signal attendu. Après nous avoir interrogé longuement, il fit un signe aux siens et se retira à part pour s'entretenir avec eux.

Même répétition du même geste les deux jours suivants mais le troisième, ils résolurent de se rendre près du grand chef des tribus pour lui rapporter leurs impressions et ils le convainquirent qu'il était bien préférable de remettre à plus tard le massacre des blancs, car les prêtres chrétiens n'étaient pas méchants; ils paraissaient même bons et très bien intentionnés pour les tribus. C'est ainsi que nous fûmes sauvés!

— Et quel effet a produit sur vous cette révélation?

— Vous pouvez facilement vous l'imaginer. Nous avons éprouvé un grand frisson pendant un certain moment, et puis notre pensée s'est élevée immédiatement, avec un hymne de reconnaissance, vers Marie Auxiliatrice qui nous a protégés.....

Et la belle figure tranquille de cet homme décidé à atteindre son idéal, même au prix de sa vie, pour l'amour de Dieu, est devant moi comme absorbée dans la vision réconfortante d'un grand songe réalisé.....

F. G.

MATTO GROSSO (Brésil)

Délicieux fruits dus à la divine Providence.

(Lettre de D. J. Balzola).

Colonie S. Joseph (Sangradouro)
1^{er} Août 1913.

Très Vénéré D. Albéra,

 Vous aurez certainement appris de la bouche même de notre bien aimé Inspecteur, D. Malan, la situation toujours plus florissante de nos Colonies et le bien que, grâce à Dieu, il nous est donné d'y faire au prix de grands sacrifices. Et toutefois vous serez heureux, je suis sûr, que je vous en donne quelques nouvelles.

La première, c'est que pour nous, Missionnaires du Matto Grosso, nous devons être de plus en plus convainçus que le Seigneur nous protège et nous assiste de la manière la plus affectueuse.

Un grave péril couru par les Missionnaires.

Vous vous rappellerez, bon Père, comment, lors de la fondation de la Colonie du Sacré Cœur, au centre de la forêt, nous passâmes sept longs mois toujours dans l'attente des sauvages, préparant pour eux et pour nous les logements nécessaires, après avoir déboisé un large espace de terrain et fait les premières plantations. Ce fut le 18 janvier 1902 que nous érigeâmes là nos tentes, et ce ne fut qu'en juin et juillet que nous aperçûmes des feux au nord et au sud; c'était nous indiquer que les sauvages s'approchaient; et seulement le 7 août, nous apercevions à un Kilomètre de distance de la Mission les deux premiers indiens. Je me rappelle que sur le soir j'envoyai deux explorateurs à cheval dans la forêt voisine, sur les rives du Fleuve Darwin, et ceux-ci, de retour, m'affirmèrent qu'ils avaient

entendu des cris, des hurlements d'une troupe de sauvages qui faisaient leur *Bacúruru*. La nuit se passa pour nous avec une certaine frayeur, parce que, nous trouvant si voisins d'eux, et eux ne s'étant pas fait voir pour se présenter, l'on pouvait craindre qu'ils n'aient de mauvaises intentions.

Nous nous demandions ce que faire? Nous priâmes avec plus de foi et de ferveur, et, le lendemain matin, après avoir tout spécialement recommandé notre Œuvre à la Messe, je fis préparer les chevaux pour entreprendre une autre exploration. On allait partir, quand on vit s'avancer cinq forts hommes chargés d'arcs et de flèches, et dont le corps était bizarrement couvert de dessins variés.

— Père, ce sont les Indiens! cria l'un des nôtres.

Et le fameux capitaine Joachim (l'homme de la Providence), de nous crier:

— *Padre, Boróros boa! Boróros boa!.....* Père, nous sommes des Boróros bons, oui, nous sommes de bons Boróros!

Tout joyeux je cours à leur rencontre, je les embrasse et tous, nous manifestons notre satisfaction pour leurs arrivées. Ils restèrent deux jours avec nous, traités avec la plus grande bienveillance, et nous leur expliquâmes le but que nous nous étions proposé, les priant de cesser de massacrer les gens, les assurant que nous avions déjà avisé tous les *braide* (les civilisés) afin que ceux-ci ne les persécutent plus. Ils allèrent alors communiquer cette nouvelle à tous les autres, puis revinrent. Nous leur offrîmes de petits objets en cadeaux, et, très satisfaits, ils nous promirent de retourner *après deux lunes*, ce qu'ils firent en effet.

Il nous sembla que notre Mission commençait alors dans d'excellentes conditions, puisque, après cette première rencontre, il nous paraissait que nous n'avions plus aucun danger à craindre.

Et pourtant de quelle caastrophe nous étions menacés! Et ce n'est que douze ans après que nous parvenions à le savoir. Des Indiens qui aujourd'hui sont chrétiens, unis religieusement par le sacrement de mariage et très assidus à la Sainte Table nous ont bien franchement avoué, en nous priant de le bien croire, que, se trouvant, eux aussi, parmi les premiers qui apparurent dans le voisinage de la Colonie, un bon nombre d'entre eux, avaient très habilement entouré nos cabanes, dans le dessein de nous massacrer tous, du premier au dernier. Ils nous ont même indiqué l'endroit où chacun de nous se trouvait: par exemple, que je me trouvais, moi, à une petite table, en train d'écrire, et comme ma chambrette était murée de feuilles de palmier s'élevant à la hauteur d'homme, ils s'é-

taient longuement arrêtés à m'observer; l'un d'eux avait déjà son arc tendu pour me décocher une flèche mortelle, et tous étaient bien décidés à en faire tout autant à mes compagnons; mais tous, éprouvant une émotion indicible firent signe au tireur de ne pas lancer sa flèche, et celui-ci obéit.

Et ils nous disent aujourd'hui:

— Ce fut le *Papai grande* qui ne voulut pas cela! Ce fut Dieu qui ne le permit pas!

Il est par conséquent très évident que si nous sommes encore en vie et que nous pouvons continuer notre œuvre de rédemption, nous le devons uniquement à la divine Providence dont les voies sont vraiment merveilleuses. Les indiens qui se trouvaient alors dans ce groupe sont actuellement presque tous de bons chrétiens, et celui qui s'apprêtait à lancer sa flèche sur moi, a été baptisé par moi-même *in articulo mortis*, le premier avril dernier. Ce n'était ni plus ni moins que le fameux Clément dont on ne sait pas le nombre d'assassinats qu'il a commis, et qui, en dernier lieu, avait tué une des deux femmes qu'il avait. Chassé par ses compagnons, il erra pendant quelques années, nouveau Caïn, jusqu'au commencement de l'année 1912, alors qu'il revint à cette Colonie, gravement malade: accueilli très charitablement, il y est mort bien pieusement. Au moment de sa mort, nul des indiens ne s'approcha de lui pour le Bacururù: les femmes tout particulièrement avaient une grande frayeur de lui et de son cadavre, même après qu'il eut été enseveli: elles disaient qu'il était avec *Bope...* c'est-à-dire avec le diable. Heureux fut-il de pouvoir recevoir le saint Baptême!

Ah! si je pouvais vous indiquer une par une toutes les marques si affectueuses de protection que la Providence a accordées et accorde continuellement aux Missionnaires du Matto Grosso!

Qu'il me soit permis de citer un fait personnel.

Un autre grave danger conjuré.

Dans le périlleux voyage que nous entreprîmes à la recherche des féroces et introuvables *Cajabis*, du *Rio Paranatinga*, en 1900, nous avions voyagé durant toute une semaine en canots, sans en rencontrer la moindre trace, bien que nous nous soyons beaucoup avancés sur leur territoire qui était totalement inconnu aux personnes faisant cette exploration et inconnu même aux autres, car personne n'était arrivé à ce point, si l'on en excepte peut-être deux expéditions en des temps bien reculés, et dont on n'eut jamais de nouvelles, nul n'en étant revenu.

C'était le 10 juillet 1900, et je m'éveillais avec un triste pressentiment que je ne pouvais m'ex-

pliquer: je disposai l'autel pour célébrer le Saint Sacrifice, et, comme la liturgie le permettait, je célébrai la Messe de *Requiem*, l'appliquant aux saintes âmes du Purgatoire, pour obtenir leur protection, nous voyant tous les jours en un continuel danger ou de quelque naufrage ou d'être massacrés par ces féroces sauvages. La Messe terminée, je donnai à ce lieu le nom de Plage des Suffrages, et nous nous remettons en route. Nous étions 18 personnes embarquées sur cinq canots dont trois grands et deux petits, et sur le visage de tous se lisait une mélancolie incompréhensible. Était-ce la pensée, le pressentiment de ce qui devait nous arriver?

Vers 3 h 1/2 de l'après-midi, nous arrivons à un point qui nous semble quelques peu dangereux par suite des énormes pierres qui barraient le fleuve. L'on fait tout d'abord passer avec les précautions les plus grandes les deux petits canots, et derrière eux passe un des trois grands, avec un pilote d'une grande expérience, mais le courant était tel, ce barrage franchi, que les barques sont en un clin d'œil entraînées au loin. Le dernier canot sur lequel se tenait le confrère Silvio Milanese était encore fort loin en arrière, de sorte que le mien, ainsi placé au milieu, se trouvait séparé de tous les autres.

Et voici que, parvenu à l'endroit le plus dangereux, le canot se dirige avec une rapidité vertigineuse vers un gros bloc de pierre presque à fleur d'eau.

— Une pierre!... — m'écriai-je, mais c'était trop tard.

La barque frappe si violemment contre le bloc que la poupe en est précipitée contre un autre bloc. Les rameurs, s'apercevant alors qu'ils ne peuvent plus la diriger, se jettent aussitôt à l'eau pour redresser le canot, mais, étant donné le courant impétueux et les énormes pierres se trouvant là, le fragile esquif continue à être furieusement battu d'un côté et de l'autre, à notre grande frayeur à tous. Le chef de l'expédition qui se trouvait à notre bord, se précipite dans le fleuve et, confiant dans son habileté de nageur, tente de gagner la rive, mais comme il avait conservé ses habits et ses armes, il fut continuellement repoussé par le courant, et durant ce temps, les hommes restés avec moi criaient de toutes leurs forces:

— Au secours! Au secours! Nous sommes en perdition!....

Le danger était encore plus grave pour moi qui ne savais pas nager. J'invoquais Marie Auxiliatrice et je priais les saintes âmes du Purgatoire, tout en cherchant à équilibrer la barque, avec l'espoir que mes rameurs pourraient la redresser.

Mais lorsque je vis que celle-ci, violemment

battue à droite et à gauche, se remplissait d'eau, que, le barrage passé, elle marchait rapidement là où l'eau atteignait plus de cinq mètres de profondeur, et qu'elle commençait à s'enfoncer, je me levai non sans de grandes difficultés et m'appuyai avec la pointe des pieds sur le rebord du canot qui continuait à s'enfoncer lentement. Nous nous désespérions tous, car même les autres, bien que sachant nager, ne voulaient pas abandonner le canot à cause du chargement qu'il portait; aussi l'accompagnaient-ils avec les pieds, tandis qu'avec les mains, ils cherchaient à retenir les boîtes, les caisses et les sacs à vivre qui tous flottaient, y compris la cassette de l'autel portatif. Je ne sais comment décrire la frayeur ressentie en ces moments où nous étions occupés à cette lutte terrible! Nous n'avions plus la force de résister, et nous nous laissions entraîner par le courant, lorsque le plus valeureux de notre expédition, entendant nos cris et s'apercevant du péril imminent où nous nous trouvions, se mit à ramer énergiquement, lançant dans notre direction son petit canot auquel je m'accrochai aussitôt, remerciant le Seigneur et Marie Auxiliatrice, et quelques instants après arrivait le troisième grand canot où je m'installai sain et sauf, paraissant renaître à une nouvelle vie.

Nous n'eûmes aucun accident de personne dans cette terrible épreuve, et le chef de l'expédition que nous avions laissé luttant contre le courant et qui, arrivé près de la rive, en avait été repoussé, et avait perdu ses forces, et il était sur le point de se noyer, lorsqu'il fut rejoint par un des petits canots, saisi aux cheveux, il fut hissé à bord et sauvé.

Bien des vivres furent, il est vrai, perdus, ainsi que l'armoire des remèdes, qui nous coûtait plus de 800 francs; je perdis aussi ma soutane noiredont je ne me servais que pour la Messe et je dus me contenter d'un par-dessus blanc. Ce qui nous fut plus sensible, ce fut la perte des hosties réduites à une poignée de pâte, et pendant quarante jours je ne pus célébrer, et la dernière Messe que je dis dans cette expédition fut celle en l'honneur des Ames du

Purgatoire, mais c'est à ces suffrages et à la spéciale assistance du Seigneur que je dois de m'être sauvé d'un tel péril!

Mais je sens, bien vénéré Supérieur, que j'ai abusé de votre paternelle bonté, et je me hâte de terminer, renvoyant le reste à une autre occasion. Veuillez, très aimé D. Albéra, recommander notre chère Mission aux dévoués Coopérateurs et aux zélées Coopératrices, les assurant toutes et tous que les humbles prières qui s'élèvent de ces forêts vers le Très Haut, imploreront chaque jour pour eux et leurs familles ses plus abondantes bénédictions.

Croyez-moi, bien aimé Père, votre très humble
Fils in Corde Jesu

D. J. BALZOLA.

TRÉSOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confiés et avoir dévotement **communié**, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, **visiteront** leur Oratoire, et y **prieront** aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLÉNIÈRE:

chaque mois:

- 1) un jour dans le mois, à leur choix;
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la *Bonne Mort*;
- 3) le jour où ils assisteront à la conférence mensuelle.

du 1^{er} décembre au 1^{er} janvier:

8. décembre: L'immaculée Conception de la T. S. Vierge.

25 décembre: La Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christi.

De plus, toutes les fois que les Coopérateurs réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour la prospérité de l'Église, et un autre *Pater*, *Ave*, et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.

AVIS

La Direction du „Bulletin Salésien“ se permet de rappeler aux chers Coopérateurs et à tous les lecteurs que pour tous les communications concernant l'Œuvre Salésienne dans son ensemble, ils peuvent s'adresser indistinctement, autant que cela leur semblera plus commode, soit au R. Don Albéra, Supérieur Général, 32, via Cottolengo, Turin, soit à l'„Écho de Fourvière“, 21, Place Bellecour, Lyon, soit encore à M. P. Virion, 18, rue Estelle, Marseille.



Pèlerinage spirituel pour le 24 courant.

Nous invitons les dévots à Marie Auxiliatrice à faire un pèlerinage spirituel au Sanctuaire du Valdocco, le 24 de ce mois et à s'y unir à nos prières.

Outre les intentions particulières de nos bienfaiteurs, nous aurons encore, dans les cérémonies spéciales qui se font ce jour-là comme au 24 de chaque mois, l'intention générale suivante:

Nous remercierons d'une manière toute particulière la Vierge Auxiliatrice de toutes les grâces et faveurs que cette bonne Mère a daigné nous obtenir de son divin Fils, tant au point de vue spirituel qu'au point de vue corporel, durant l'année 1913 qui va prendre fin.

Grâces et Faveurs

À Marie, Secours des Chrétiens, ferventes actions de grâces pour deux guérisons obtenues en mai dernier par l'intercession du Vénérable Dom Bosco et de D. Rua, et confiant espoir pour d'autres faveurs spirituelles et temporelles ardemment sollicitées de Celle que l'on n'invoque jamais en vain!

X, 8 octobre 1913.

L. M. V. T.

En reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice, j'envoie la somme de deux francs pour faire dire une Messe en son honneur. Gloire à cette bonne Mère qui a daigné exaucer ma prière et m'a heureusement secourue dans des difficultés d'ordre matériel. Je me recommande à nouveau

à la protection de Notre Dame et lui promets une seconde Messe d'actions de grâces et l'insertion au « Bulletin » si elle m'accorde deux autres grâces que je sollicite avec confiance.

Lille, octobre 1913.

Une enfant de Marie.

J'avais promis une offrande de cinq francs aux Orphelins de Dom Bosco et l'insertion dans le « Bulletin », si la bonne Marie Auxiliatrice m'obtenait de surmonter certaines difficultés d'ordre matériel. J'ai été exaucé et je viens acquitter ma dette de reconnaissance envers cette tendre Mère.

Que Marie Auxiliatrice et le Vénérable Dom Bosco, en qui j'ai toute confiance, veuillent bien continuer à veiller sur ma famille et nous obtenir à tous les grâces dont nous avons besoin.

Quesnoy sur Deule, octobre 1913.

Un père de famille reconnaissant.

J'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice une offrande si elle m'obtenait un soulagement à mon état de santé. Ayant été en partie exaucée, je vous envoie dix francs, vous priant de dire une Messe à l'autel de cette bonne Mère Auxiliatrice pour la remercier et lui demander qu'elle me continue sa maternelle protection sur moi et mon fils.

Orléans, octobre 1913.

Vve L.

Je viens un peu tard vous prier de remercier avec nous la Très Sainte Marie des grâces reçues durant l'année scolaire qui vient de finir.

Bien souvent nos prières sont montées vers cette bonne Mère, présentées par le Vénérable Dom Bosco, et presque toujours nous avons été exaucés.

Nous nous mettons de nouveau sous la pro-

tection de notre bonne Mère que nous aimons tant à invoquer sous le nom de Secours des Chrétiens, espérant que sa protection s'étendra sur nous et nos chers enfants, cette année comme l'année précédente. — Ci-joint une modeste offrande de dix francs.

Férolles sur Jargeau, 18 octobre 1913.

Mme J. N.

*
**

J'avais fait la promesse à Notre Dame Auxiliatrice de lui témoigner toute ma reconnaissance si elle m'obtenait une grâce.

J'ai été exaucée et je vous envoie un modeste mandat-poste de cinq francs, demandant à cette bonne Mère de m'accorder une autre grâce à laquelle je tiens beaucoup. Je lui promets en retour de ne pas l'oublier: elle sait d'avance qu'elle peut compter sur mon entière reconnaissance.

Je vous prie, si vous le jugez à propos, de faire insérer ma lettre afin d'encourager la foi et la confiance des personnes qui ont recours à sa puissante protection.

Toulon, 9 octobre 1913.

Vve L. CALAN.

*
**

J'avais promis à notre Dame Auxiliatrice la somme de dix francs si j'obtenais une grâce importante, et de faire insérer dans le *Bulletin Salésien* mes remerciements afin d'exciter la confiance dans les cœurs à l'égard de cette bonne Mère.

J'ai été exaucée au delà de mes désirs: je l'en remercie du fond du cœur et lui demande encore sa maternelle protection pour plusieurs grandes grâces dont j'ai encore besoin. Je serais heureuse que les enfants du Vénérable Dom Bosco m'aident à les obtenir par leurs ardentes prières.

Merci donc encore à cette bonne Mère qui n'abandonne jamais ceux qui ont recours à Elle.

Hennebont, 7 octobre 1913.

Une enfant de Marie.

*
**

J'avais promis une somme de cinq francs que je vous expédie en timbres-poste, et ce pour faire célébrer une Messe pour les âmes les plus délaissées du Purgatoire, et les trois autres francs pour les œuvres de Dom Bosco, si je pouvais obtenir ce que je demandais. Ayant été exaucée, c'est le cœur plein de reconnaissance que je vous fais parvenir ma petite offrande. J'ajoute en surplus 0,50 centimes, et je demande encore la protection de cette bonne Mère sur mes enfants et petits-enfants.

La Voulte, octobre 1913.

Anonyme.

*
**

Avant de rien entreprendre ce mois-ci, je tiens à accomplir ma promesse à notre chère Mère,

Marie Auxiliatrice, pour l'appui si efficace que j'ai reçu durant tout le mois dernier où, grâce à son secours maternel, j'ai pu surmonter de grosses difficultés matérielles. Je vous fais donc tenir la somme de quinze francs, dont dix pour les Œuvres de D. Bosco, et cinq francs pour des Messes en faveur des âmes les plus abandonnées du Purgatoire. — Que notre bonne Mère veuille bien, ce mois-ci, me continuer sa même chère protection: je l'en supplie de tout mon cœur par l'intercession de D. Bosco, D. Rua, Dominique Savio et la chère petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, que j'invoque tous les jours dans mes prières.

Bordeaux, 1er octobre 1913.

Anonyme.

*
**

Une personne avait promis à notre Dame Auxiliatrice la somme de vingt francs, si Elle lui obtenait la guérison de sa fille, jeune mère de famille qui se trouvait dans un état désespéré, étant donné la gravité du mal. La guérison ayant été promptement obtenue, je m'empresse d'accomplir la mission dont j'avais été chargée, tout en vous priant de relater cette grâce dans le *Bulletin Salésien* français.

Montpellier, 4 novembre 1913.

Mme S. V.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Aix-les-Bains — M. R.: 10 fr., pour grâce obtenue.
Alexandrie (Égypte) — A.: 5 fr., pour une faveur inespérée obtenue.

Bagotville (Québec): — H. G.: 2 fr., pour grâce reçue.

Bordeaux — Anonyme: 5 fr., pour Messes d'actions de grâces.

Brest — G. R.: 5 fr., pour une grâce temporelle obtenue.

Buironfosse — Une Coopératrice: 5 fr., pour délivrance de certaines peines.

Cher — Une personne reconnaissante: 20 fr., pour grâce temporelle obtenue.

Cognac — Vve E.: 1 fr., pour grâce obtenue.

Corse — Un Corse fidèle à Marie: 1 fr., pour réussite dans un examen.

Dijon — Anonyme: 20 fr., pour grâces obtenues.

Gers — A. I. I. S.: 5 fr., pour deux Messes d'actions de grâces.

Liège — M.: 20 fr., pour grande grâce temporelle obtenue.

Loir et Cher — Vtesse de B.: 5 fr., pour succès dans un examen et Messe d'actions de grâces.

Lyon — Anonyme: 20 fr., pour Messes d'actions de grâces et demande d'autres grâces.

Machézal — B. L. M.: 3 fr., pour demande de protection et connaissance de vocation.

Marseille — Une enfant de Marie: pour heureuse issue d'un examen.

- Montpellier* — A. S.: 9 fr., pour faveurs spirituelles et temporelles obtenues.
Moulins-sur-Roche — Th. D.: 10 fr., pour deux guérisons obtenues.
Namur — D.: 2 fr., pour grâce obtenue.
Nice — J. H. R.: 4 fr., pour soulagement et guérison obtenues.
Oise — C. de B.: Reconnaissance pour grâces spirituelles et temporelles.
Orléans — Vve L.: 10 fr., pour soulagement dans état de santé et demande de guérison complète.
Oran — H. F.: 100 fr., pour réussite d'une affaire temporelle.
Pézenas — Une enfant de Marie: 20 fr. pour grâce obtenue.
Québec — C. G.: 5 fr., pour grande faveur obtenue.
Rieupeyroux — F. C.: 100 fr., pour grâce spirituelle obtenue.
Saint-Hubert — O.: 5 fr., pour faveur à obtenir.
Saulxures — Vve C.: 5 fr., pour grâces obtenues.
Toulon — M. A.: 3 fr., pour faveur obtenue.
Tunis — Une enfant de Marie: 5 fr., pour réussite dans la location d'une maison.
Var — Anonyme: 10 fr., en reconnaissance et pour le *Bulletin*.
Vienne — A. T.: enfant de Marie: 2 fr., pour Messe d'action de grâces.
 X — Anonyme: 50 fr., en témoignage de profonde reconnaissance.
 X — B. R. M.: 10 fr., pour demande de paix et de bonheur dans une famille et réussite dans les entreprises.
 X — H. M.: 5 fr., pour grâce demandée.
 X — P. B.: 20 fr., pour faveurs accordées.
 X — Une enfant de Marie: 2 fr., pour Messe d'actions de grâces et demande de prières.



Ils sont nécessaires

Un jour — il y a une quarantaine d'années — le célèbre philosophe Cousin, se promenant avec un de ses amis, aperçut un prêtre qui franchissait le seuil d'une maison de pauvre apparence, en portant sur son bras un surplis et une étole. Cousin le suivit des yeux, et se retournant vers son ami:

« Voyez-vous, dit-il, ce jeune vicaire? Il va faire une grande chose: *Il va aider un homme à bien mourir.*

« Nous, nous avons, pendant trente ans, cherché à démontrer l'existence de l'âme sans jamais y être parvenus. Pendant ce temps-là, ces prêtres, que nous dédaignons, vont combattre le vice dans les âmes des mauvais, la tentation dans les âmes des malheureux. A tous, ils portent les secours de leur dévouement, aussi héroïque que caclé.

« Et nous voudrions jeter ces gens-là à l'eau? Ah! il vaudrait mieux qu'on nous y jetât nous-mêmes.

« Ils se dévouent pour ces âmes dont nous discutons si inutilement l'existence. Oui, ces hommes sont nécessaires; et nous, avec toute notre science, à quoi sommes-nous bons? »

La vraie réponse aux lettres de faire part.

A méditer. — Vous recevez une lettre de faire-part, qu'en faites-vous?

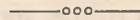
Vous la lisez rapidement: « Un tel est mort », dites-vous; et vous la jetez au panier, et vous enfouissez ce mort dans l'oubli, comme le fossoyeur qui jette sur le cercueil sa dernière pelletée de terre.... Et pourtant, on vous demandait autre chose au bas de la lettre; on implorait pour cette âme l'aumône d'une prière, d'un *De profundis*. Vous n'avez pas songé à donner votre aumône! O homme de peu de charité! Vous me répondez: « Mais on n'en finirait pas, s'il fallait dire des prières à chaque lettre de faire part que l'on reçoit ». — On n'en finirait pas? *La* longueur d'un *De profundis* vous effraie? Qu'à cela ne tienne! donnez moins, mais donnez de bon cœur.

Dites à chaque lettre de faire part qui vous arrive, dites à chaque cercueil que vous voyez passer, de près ou de loin: Mon Jésus miséricorde! Jetez au vent ce mot, il ne se perdra pas; le Sauveur Jésus l'entendra, et, là-haut, il vous inscrira parmi les bienheureux:

Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde!

BIBLIOGRAPHIE.

Livres gracieusement concédés à notre Direction.



ÉTUDES — 5 octobre 1913: L'apostolat eucharistique du P. Léonard Cros, *Paul Dudon*. — Le problème du salut des infidèles (fin), *Xavier-Marie Le Bachelet* — Armées d'autrefois, *Louis Laurand* — Une nouvelle étoile. — Les « damas catequistas » espagnoles, *Mise de San Carlos de Pedroso* — Les « épopées » africaines » par le colonel Baratier, *Henri du Passage* — Publications sur l'histoire de la Compagnie de Jésus, *Joseph Brucker* — Chronique du mouvement religieux, *Yves de la Brière* — Revue des livres — Ephémérides du mois de septembre 1913.

ÉTUDES — 25 octobre 1913: Louis Veuillot. — La politique religieuse, *Yves de la Brière* — Louis Veuillot — Son œuvre littéraire, *Alexandre Brou* — Louis Veuillot et la question Romaine en 1871 et 1873, *François Veuillot* — Lettres inédites, *Louis Vuillot* — Bulletin d'Apologétique, *Henri Pinard* — Chronique des lettres — « Jean-Christophe » par M. Romain Rolland, *Louis de Mondadon* — Le mouvement religieux hors de France, *Joseph Boubée* — Revue des livres.

La méditation facilitée — Avantages — Méthodes — Exemples, par l'abbé Art. Bonnot, directeur de l'Œuvre de la Propaganda Catholique. Société Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie — Lille, Paris, Bruges.



CHRONIQUE SALÉSIENNE

VERVIERS. — École de préparation militaire à l'Œuvre des Jeunes Ouvriers. — Le Cours de préparation militaire, fondé depuis deux ans dans notre Œuvre Salésienne de Verviers, a tenu à digne clôturer l'exercice écoulé 1912-1913, par une Grand'Messe spécialement chantée à l'occasion du départ des miliciens de 1913.

Cette solennité religieuse eut lieu, le dimanche 14 septembre, à 10 heures, dans l'église Primaire de S. Remacle, et fut couronnée d'un plein succès.

Soixante-quinze miliciens avaient répondu à l'appel du Comité et escortèrent militairement le nouveau drapeau tricolore gracieusement offert au jeune Cercle.

Par esprit de confraternité, les sociétés gymnastiques catholiques de la ville avaient tenu à se joindre aux futurs soldats, et c'est tambours battants et clairons sonnants que les « Volontaires » de Dison — l'Alliance de S. Antoine! — la Fraternité de S. Joseph — le Cercle d'escrime « le Sabre » — la Jeunesse de Notre Dame — le Chêne avec son corps de trompettes et le Cercle de préparation militaire firent leur entrée dans l'église et allèrent occuper les chaises réservées dans la grande nef, pendant que les drapeaux s'installaient dans le chœur brillamment illuminé.

La Chorale des Jeunes Ouvriers a pris possession du jubé et chante admirablement la messe du R. P. Assenmaker, sous la direction de M. Edmond Marnette, membre de l'Œuvre.

Le vaste temple regorge de fidèles. Parents et amis des nouvelles recrues sont là au grand complet, marquant ainsi toute leur sympathie pour l'œuvre organisatrice. A l'Évangile, le R. Curé-Doyen de Saint-Remacle, dans une émouvante allocution, félicite les nouveaux défenseurs de la chère Patrie, de l'exemple qu'ils donnent en prenant part à cette solennité.

Il les convie à être forts dans le rôle qui leur est dévolu, mais il les adjure surtout de rester des chrétiens dès le premier jour de leur entrée à la caserne. « Pas de tergiversations, montrez-vous hommes de caractère, arrièze le respect humain! Soyez fiers d'être soldats de la Belgique et soldats du Christ!... ».

Il termine en appelant la bénédiction de Dieu sur ces jeunes gens et sa protection dans leur nouvelle carrière.

A l'élévation les trompettes sonnent aux champs, tandis que les drapeaux s'inclinent.

A l'issue de la cérémonie une vibrante Brabanconne jouée sur les orgues avec les plus harmonieuses variations, salua la sortie des gymnastes et miliciens, et c'est en un cortège de fière allure que

tous se rendirent au local des Jeunes Ouvriers où eut lieu la dislocation.

Le succès de cette manifestation religieuse est certainement la plus belle récompense que pouvaient désirer les Membres du Comité organisateur pour le dévouement et l'abnégation qu'ils n'ont cessé de dépenser depuis la fondation de cette organisme dont l'importance est capitale au point de vue de l'éducation militaire. Car il est indubitable que si la fréquentation assidue des cours de préparation, n'offre officiellement, momentanément du moins, aucun avantage matériel aux conscrits, lors de leur entrée à la caserne, elle sert à les habituer à la discipline et à leur faire aborder la carrière militaire sans appréhensions. Les différentes conférences mensuelles donnent surtout à cette École de préparation le cachet d'une profonde éducation morale et religieuse que nos jeunes soldats sauront utiliser pour se maintenir fiers dans leur conduite et inébranlables dans leurs devoirs de chrétiens.

C'est à cela que visent toujours et avant tout les dignes fils de Dom Bosco, partout où les appellent les œuvres sociales qu'ils établissent et qu'ils dirigent.

Les cours ont été solennellement recommencés le lundi 15 octobre par une Conférence donnée par le lieutenant Eeckoute, de la garnison de Namur.....

TURIN — Au Valdocco. — Nous avons, au commencement d'octobre, la bonne fortune de saluer à l'Oratoire S. François de Sales S. Éminence le Cardinal Joachim Arcoverde de Albuquerque Cavalcanti, archevêque de Rio Janeiro (Brésil), et, quelques jours après, résidait pour trop peu de temps au milieu de nous Sa Grandeur Mgr Thomé da Silva, Archevêque Primat de San Salvador de la Baie de Tous les Saints dans la République de ce nom.

A l'Éminent Prince de l'Église et au vénéré Archevêque qui ont bien voulu nous donner cette marque de leur affectueuses bienveillance, nous renouvelons nos plus vifs remerciements.

NICE MONTFERRAT. — La VII^e Assemblée ou Chapitre Général de l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice, qui eut lieu — ainsi que nous l'avions annoncé — dans la première moitié de septembre à Nice-Montferrat, a réélu comme Supérieure Générale de l'Institut, la T. R. Sœur Catherine Daghero, occupant déjà cette charge depuis 1881, et il a confirmé dans leurs offices toutes les Sœurs qui composaient le Conseil Généralice dont la

Sœur Clélie Genghini a été nommée Secrétaire Générale.

A la Révérendissime Supérieure qui a toujours dépensé le zèle le plus vif et le plus éclairé dans son vaste gouvernement et à toutes les Assistantes nos cordiales félicitations accompagnées des meilleurs vœux!...

CONSTANTINOPLE — Les Salésiens au milieu des Polonais à Adampol. — S. G. Mgr le Délégué Apostolique a daigné confier à nos Confrères de l'Établissement Justiniani le soin spirituel du quartier polonais d'Adampol, et ceux-ci se sont estimés très heureux de pouvoir y installer une

pascal, les adultes ont eu un *triduum* de prédications qui ont porté de consolants résultats. Vint ensuite le tour de ceux qui n'avaient pas encore fait leur première Communion et qui eurent aussi leur *triduum* de préparation à ce grand acte. Les heureux nouveaux communiantes étaient au nombre d'une trentaine dont beaucoup avaient de 15 à 16 ans, et un d'entre eux avait ses vingt ans accomplis. La cérémonie fut belle et inoubliable, bien qu'elle se soit déroulée dans un cadre fort simple et au milieu d'une pauvre population. Les murs de la modeste chapelle, s'ils ne disparurent pas sous de riches tentures, furent du moins recouverts de branches d'acacia et de lauriers fleuris; l'orchestre fut rem-



VERZEJ (Styrie) — Intérieur du « Marianum » à l'occasion de la prise de soutane de 36 élèves.

Confrère, polonais de naissance, qui se consacre à cette œuvre avec tout le zèle qu'elle mérite vraiment.

Adampol est une colonie de fugitifs polonais, qui s'y sont établis à l'époque de la guerre de Crimée, dans une grande et belle ferme — propriété, qu'avait acquise le prince Czartorisky. Ces braves paysans ont fait de ce terrain, tout voisin du centre de l'islamisme, un noyau de vie catholique, une petite Pologne, où la foi de leurs pères les aide à maintenir la langue et les usages nationaux. Quelle grande consolation pour eux d'avoir pour chapelain un de leurs compatriotes! Ils étaient privés depuis si longtemps de toute assistance religieuse, et leur foi souffrait de l'indifférence des nombreux étrangers qui, durant l'été, viennent jouir de l'air de la campagne. Durant le temps

placé par le chant des parents qui, divisés en deux chœurs, hommes et femmes, répétèrent pendant tout le temps que dura la sainte Messe, leurs graves chants religieux, touchant écho de la chère patrie lointaine. Le prêtre-chapelain expliqua les fatigues que lui causait son voyage de chaque semaine, si souvent fait sous la pluie et la neige, mais il fit valoir aussi les douces et multiples consolations qu'il recevait dans l'accomplissement de son ministère. La bonne population se réunissant ensuite sur la petite place située devant la chapelle, remercia vivement leur prêtre de tout ce qu'il faisait pour eux, et ces braves gens le prièrent aussi d'être leur interprète auprès de S. Ex. Mgr le Délégué Apostolique et de lui présenter ainsi qu'à tous les Salésiens leurs très respectueux sentiments de profonde reconnaissance....

WERZEJ (Styrie).—Le « *Marianum* », ou la nouvelle Maison Salésienne, ouverte pour l'éducation des jeunes gens déjà âgés qui se destinent à l'état ecclésiastique, se réjouissait, dans les premiers jours de septembre, de la prise de soutane de 30 de ses élèves, tous de nationalité slave. L'excellente population des alentours accourut avec joie pour assister à cette belle et heureuse cérémonie de la vêtue, y prenant part avec une piété édifiante et en offrant affectueusement l'obole de la charité chrétienne. Il n'est pas besoin de dire en quelle grande estime est tenu cet Établissement qui donne déjà tant de promesses....



Vie du Serviteur de Dieu

DOMINIQUE SAVIO

Élève du Vénérable Dom Bosco.

— 000 —

CHAPITRE VI.

Une plaque commémorative. — Deux lettres (1895).

LE 7 octobre 1895 restera toujours mémorable pour la population de Mondonio, car ce jour-là eut lieu la pose solennelle d'une plaque commémorative sur la maison où mourut Dominique Savio.

Ce furent les élèves de l'Oratoire de Turin qui en eurent la première idée. Ils la mirent en exécution en faisant leur visite habituelle des vacances au pays natal de Dom Bosco.

Dès le samedi, veille du dimanche 8 octobre, les préparatifs de la fête commencèrent à Mondonio par une illumination générale. Le lundi, on parvint aux habitations, on dressa des arcs de triomphe dans les rues et sur la place principale. La rue qui conduisait à la maison de Dominique était bordée d'arbres verts et élégamment décorée.

A l'arrivée de Mgr Fagnano, préfet apostolique de la Patagonie et représentant du successeur de Dom Bosco, les cloches sonnèrent à toute volée, et partout retentit le bruit des armes à feu, des mortiers et de toute une artillerie. La musique instrumentale de l'Oratoire accompagnait Mgr Fagnano et les autres délégués.

Le premier arrêt se fit au tombeau du Serviteur de Dieu qui, sur la demande expresse de Dom Bosco, avait été transféré par le curé de Mondonio contre le mur de la chapelle mortuaire du cimetière. On y récita une prière en l'honneur de l'inoubliable jeune homme, et le cortège continua sa marche.

Au bas du village, le curé de la paroisse, le maire de la commune et tout son conseil avec la population entière, attendaient Mgr Fagnano. Au curé du village s'étaient joints le Doyen et tous les curés du doyenné.

La rencontre se fit au son de la musique et au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

On exécuta un chant de circonstance avec accompagnement d'orchestre. Puis, D. Trione, le

zélé promoteur de cette fête, prononça un éloquent discours dans lequel il faisait hommage de la pierre commémorative aux autorités locales les priant d'en agréer l'hommage et de la prendre sous leur protection.

Au son d'une marche vibrante et aux applaudissements frénétiques de la foule, on enleva le voile qui recouvrait la pierre, et chacun put y lire cette inscription:

En cette maison

Le 9 mars 1857

Mourut saintement

Le jeune DOMINIQUE SAVIO

Né à Riva di Chieri, le 2 avril 1842.

Il fut reçu à l'âge de douze ans

A Turin, à l'Oratoire Saint François de Sales

Par Dom Jean Bosco, prêtre

Qui le dirigea dans la voie de la perfection

Et ensuite raconta sa vie angélique

Dans un charmant opuscule

Qui, traduit en plusieurs langues,

Porta sa renommée jusqu'aux extrémités de la terre.

Ses condisciples lui consacrent ce monument

Afin qu'il ne reste pas ignoré dans le lieu

Témoin de ses vertus.

On avait invité à cette fête plusieurs hauts dignitaires ecclésiastiques qui ne purent s'y rendre, mais s'excusèrent dans des lettres admirables où ils portent aux nues le jeune serviteur de Dieu, Dominique Savio. Nous en citerons deux, celle du Cardinal Parocchi, Vicaire Général de Sa Sainteté Léon XIII, et Protecteur de la Pieuse Société Salésienne; et celle de Mgr Emilien Manacorda, évêque de Fossano.

Voici comment s'exprimait le Cardinal Parocchi:

« Un signe de prédestination pour les Ordres religieux est la formation de jeunes saints, mûrs pour le Ciel avant l'âge.

« Les Frères Mineurs ont en ce genre saints Louis de Toulouse et Jean-Baptiste de Bourgogne, le bienheureux Melda Lambertini; les Trinitaires Déchaussés: Michel de Sanctis; les Camiliens: Jérôme Tiraboschi; les Carmélites: la Sœur Redi; les Barnabites: le vénérable Cartelli; les Passionnistes: le Frère Gabriel dell'Addolorata; et pour ne rien dire de tant d'autres, quelle admirable trinité échet à la Compagnie de Jésus avec les Kostka, Berchmans et Louis de Gonzague! Tous ces jeunes saints n'ont pas, il est vrai, porté les fruits de l'âge mûr, mais ils présentent quelque chose de plus admirable: une sainteté consommée dès l'aurore de la vie.

« C'est donc de notre temps un gage de succès pour Dom Bosco que ces chers jeunes gens appelés Gabriel Fassio, Louis Rua, Camille Gavio, Jean Massaglia et d'autres encore qui, en peu de temps fournirent une longue carrière de vertu et de sainteté. Néanmoins, autant que je sache, le pieux fondateur des Salésiens n'a écrit d'aucun autre avec autant de paternelle tendresse que de Dominique Savio, mort à quinze ans. Dans le petit opuscule où il raconte la vie de son disciple et qui vaut un gros volume, Dom Bosco se peint lui-même à me-

sure qu'il trace le portrait de l'innocent jeune homme. Tout à Dieu dès sa plus tendre enfance, Savio rappelle à la mémoire les paroles du Psalmiste: « Seigneur, vous l'avez prévenu de vos plus douces bénédictions ». Ce jeune homme, depuis l'âge de quatre ans jusqu'à l'âge de quinze ans, est constamment semblable à lui-même, et, lis éclatant de blancheur, il répand le même parfum d'édification à Murialdo, à Châteauneuf d'Asti, à Mondonio, à Turin.

« Dans la maison de ses parents, c'est un modèle de piété chrétienne. A l'école primale, dans ses relations avec ses maîtres et ses condisciples, comme à l'Oratoire de Dom Bosco, avec ses supérieurs et ses compagnons, il montre une vertu si courageuse et en donne des marques si éclatantes, qu'en le constatant on se plaît à dire: Que seront donc les hommes quand les enfants sont déjà de pareils athlètes? Quels sont donc les trésors de sainteté que Dieu réserve à la famille de Dom Bosco puisque dans son jardin il cueille de si charmantes fleurs pour les transplanter dans son Paradis ».

« Mais si Dominique Savio est la gloire de la Congrégation Salésienne, il est aussi un modèle de vertus pour la jeunesse de notre temps. Louis Comollo, mort il y a cinquante ans au grand séminaire de Chieri, fut le séminariste irréprochable; le vénérable Sulpice Nunzio fut l'apprenti exemplaire; Dominique Savio est le miroir des vertus que doit pratiquer l'écolier de nos collèges.

« L'exubérance de la vie physique, la nature de leurs études exposent déjà nos élèves à des dangers indépendants, comme on dirait aujourd'hui, de l'ambiance. Que sera-ce donc quand à cela s'ajoutent la contagion des amitiés coupables, les mauvais exemples des condisciples et jusqu'à l'enseignement des maîtres!

« Que ces chers élèves étudient la vie de Dominique Savio. Ils y apprendront à se sanctifier au milieu des dangers, à joindre l'austérité à la gaieté, l'innocence des mœurs à la pureté du cœur, l'amabilité à la retenue, la dignité à la pudeur, la vie intérieure portée jusqu'à l'union divine avec les exercices continuels et multiples des bons écoliers. Ils apprendront de lui à se faire aimer de Dieu et des hommes, et à laisser d'eux une mémoire bénie après eux.

« Je voudrais être à Mondonio lorsque l'on découvrira la pierre commémorative, bien certain que ma démarche ne nuirait en rien à la cause de Dominique, quand le ciel aura donné le signal de la commencer, mais j'assisterai en esprit à cette belle cérémonie, pour dire aux présents et même aux absents: *I ispiciete et facite secundum exemplar* »
« Regardez et imitez le modèle ».

L. M. Cardinal Parocchi,

Protecteur de la Pieuse Société Salésienne.

Nous donnons aussi une partie de la lettre de Mgr Émilien Manacorda, évêque de Fossano:

« On éprouve une ineffable tendresse de cœur à la seule pensée de cet aimable enfant, qui fut sage de nom et de fait (1). Lis de blancheur,

(1) Savio se traduit en français par Sage.

il répand le plus suave parfum dans le pays où il a vécu et purifie l'atmosphère infestée des temps où nous vivons. Puis, comme un astre brillant, il illumine le monde par ses exemples et le ravit par ses miracles. D'ailleurs, lui-même est un miracle par l'héroïsme de sa vertu, par son empire constant sur lui-même, par sa sagesse bien supérieure à son âge, qui tenait l'œil de son âme toujours fixé vers Dieu et le monde surnaturel.

« Il voyait ce que le monde ignore, il méprisait ce que le monde estime; il avait trouvé le Bien-aimé de son cœur, il le tenait et ne voulait pas l'abandonner. Cette douce modestie où transpirait sa candeur, cette belle simplicité en son langage, disposée à faire le bien et à éviter jusqu'à l'apparence du mal; cette ferveur d'amour constamment prête à se sacrifier, à porter la croix des souffrances et de l'humiliation, sont autant de rayons lumineux qui éclairent sa terre natale, terre fortunée et bénie. Ce vénérable enfant puisait la lumière là où il avait placé son cœur. Sa demeure était au ciel, et Dieu, qui se plaît à converser avec les petits, l'enivrait des saintes joies de son amour.

« Comme il fait bon contempler ce petit enfant qui, sans remuer de gros volumes, pénètre les secrets de la vraie sagesse, s'élève au dessus de la vaine science du siècle, embrasse avec certitude la vérité, la suit partout et trouve en elle son frein et son bonheur! Combien il est désirable que la jeunesse suive cette méthode et y trouve la force de se vaincre soi-même, de triompher de ses passions et de s'élever jusqu'au souverain bien qui est Dieu. Le jeune et vénérable Savio est la première gloire de l'Oratoire Salésien, c'est une belle fleur printanière sortie du cœur de Dom Bosco, un spécimen de cet idéal de perfection que poursuivait le grand éducateur. Voilà, semble nous dire Dom Bosco, des élèves tels que je les désire; je veux consacrer ma vie à former des jeunes gens semblables à mon cher Savio. Que celui qui veut me suivre étudie ce chef-d'œuvre et en multiplie la fidèle copie. Telle est la noble tâche à laquelle se dévouent les Salésiens..... ».

(A suivre)



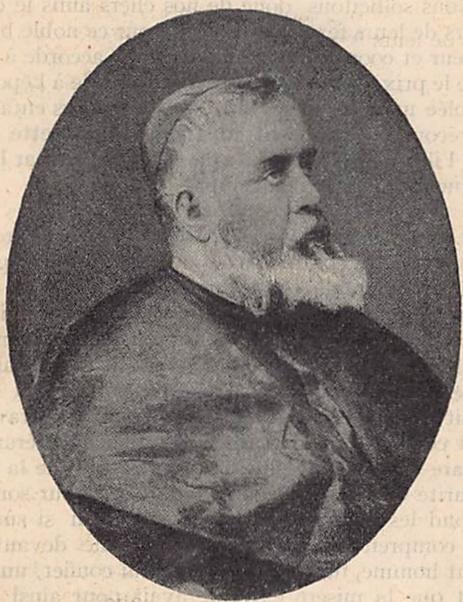
Son Éminence le cardinal Vives y Tutó.

A la veille même de la Nativité de la T. S. Vierge et dans la Maison des Dames Adoratrices, au Monte Porzio Catone, expirait saintement dans le baiser du Seigneur Son Éminence le Cardinal Calasanzio Vives y Tutó, de l'Ordre des Frères-Mineurs Capucins, Préfet de la Sacrée Congrégation des Religieux. L'on espérait que le repos et l'air des collines auraient pu remettre sa santé ébranlée; mais, hélas! après avoir subi une opération chirurgicale rendue

nécessaire par la gravité du mal qu'il ressentait, opération qui avait bien réussi, il fut frappé d'une congestion cardiaque qui, en quelques instants, le conduisit au tombeau.

Ce nouveau deuil qui est venu frapper le Sacré Collège, est un deuil tout intime pour la Famille des Capucins, dont le vénéré défunt était la splendeur et l'honneur. Il est aussi un deuil pour nous qui vénérons en lui non seulement le Coopérateur éminent, mais un Protecteur dévoué et surtout le très zélé et très actif Cardinal Ponent ou *Rapporteur* de la Cause de Canonisation et de Béatification de Dom Bosco.

Nous voudrions dignement parler de lui, dire quelque chose des mille preuves de toute particulière bienveillance, données à Dom Bosco et à l'Œuvre Salésienne. Qu'il nous soit permis d'en citer au moins une.



Son Eminence le Cardinal Vives y Tutò.

Nous nous rappellerons toujours la grande allégresse que nous ressentîmes, le 24 juin 1907, alors que notre inoubliable Fondateur fut déclaré Vénérable! L'Éminent Cardinal avait à peine su que Sa Sainteté Pie X avait donné sa plus grande approbation au décret de la S. Congrégation concernant l'introduction de la Cause, qu'il se rendit à notre Maison du Castro Pretorio, et comme l'Inspecteur Dom Conelli le remerciait de sa grande bonté, il lui dit ces paroles textuelles:

« Je ne suis pas venu seulement pour me réjouir avec la Congrégation, mais pour prier dans le temple que Dom Bosco a érigé au Sacré-Cœur et me recommander à lui comme à un céleste Patron. Je suis très heureux d'avoir eu à étudier à fond la vie de Dom Bosco, car j'ai pu comprendre qu'il était un grand saint! Déjà, quand l'on voit une Congrégation qui vraiment fait du bien (et telle est assurément la vôtre), l'on peut toujours dire avec raison: Au fond et à la base, il y a assu-

rément un saint. Mais je l'ai touché du doigt en ces jours-ci, en étudiant la vie de D. Bosco, votre Fondateur. De quelles célestes faveurs il a été comblé! et l'on pourrait dire que Dieu lui manifestait, comme dans un cinématographe continuuel, l'avenir de sa Congrégation, de ses Fils et enfants (et, ici, j'entends parler de certaines faits, comme celui, par exemple, d'enfoncer profondément le bérêt ou la casquette sur le front, ainsi que le faisaient certains élèves, craignant que Dom Bosco puisse y lire leurs péchés, et encore la merveilleuse prophétie faite à Mgr Cagliero). Mais, outre ces célestes faveurs, quel trésor de vertus! Un amour de la Madone, qui égale celui des plus grands saints, une dévotion à la Passion, qui lui suffoquait le cœur, toutes les vertus religieuses au plus haut degré et ce qui est un témoignage infaillible de la sainteté, il était extraordinaire même dans ce qui est ordinaire, de telle sorte que rien n'apparaissait à l'extérieur dans la vie commune.

« Vous le voyez — ajoutait-il — j'ai étudié à fond la vie de Dom Bosco, et sa figure m'apparaît plus que providentielle. Dans la nuit de lundi dernier, vers une heure et demie, j'étais encore à ma table de travail, me préparant à la discussion qui devait avoir lieu le mardi matin. Il y avait huit Cardinaux à cette réunion qui réussit admirablement, et croyez bien qu'introduire une cause de Béatification, alors que seulement dix neuf années se sont écoulées depuis la mort, et avec une existence qui ressemble à tant d'autres, est déjà prodigieux.

« Écrivez à Dom Rua qu'il fasse donner la plus grande publicité possible au Décret, qu'on en affiche des copies dans toutes les églises et chapelles de la Congrégation, que l'on fasse parfaitement connaître la teneur du Décret à tous les Salésiens, à tous les enfants, aux Coopérateurs et même aux personnes du monde, par le moyen de la presse. C'est une nouvelle qui intéresse tout le monde et qui doit apporter des grâces extraordinaires à tous selon leur état, et pour moi, concluait pieusement l'éminent Prince de l'Église, j'ai élu Dom Bosco comme mon Patron particulier... »

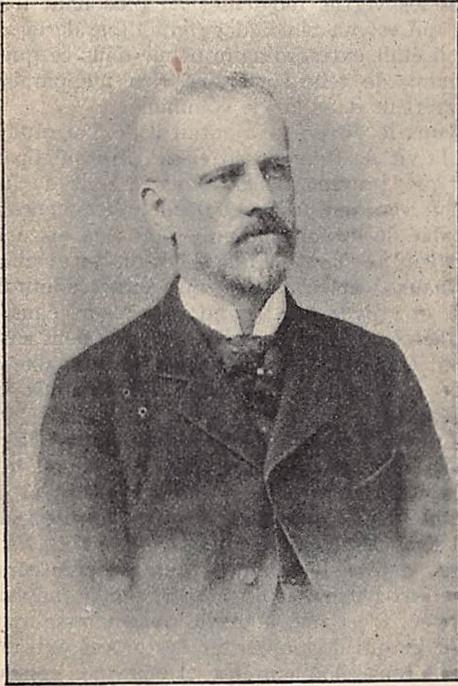
Et lorsque D. Albéra, quelques jours après son élection à la charge de Successeur de Dom Bosco et de Dom Rua, vint offrir à Son Éminence ses hommages et ceux de toute la Pieuse Société Salésienne, la vénéré disciple de S. François d'Assise manifesta de nouveau toute son admiration pour Dom Bosco et son Œuvre, et, bénissant celle-ci, invoqua *expressis verbis* l'intercession de la Vierge Immaculée, de Saint Joseph et de *notre Vénérable Fondateur!*

Puisse-t-il nous continuer du haut du ciel ces marques d'affection et de bienveillance!

Le Comte Cesare Balbo.

Le 5 septembre dernier s'éteignait doucement dans le Seigneur le Comte Cesare Balbo di Vinadio, laissant à sa famille explorée et à ses nombreux amis l'exemple et le souvenir de toutes les vertus chrétiennes.

« Le Comte Cesare Balbo — écrivait *le Momento* — gentilhomme de race antique, au caractère rude comme le diamant, à l'esprit profondément chrétien, accompagné d'une intelligence supérieure, est mort sereinement après une longue maladie supportée avec une résignation d'ascète et de héros, comme il avait vécu sereinement au milieu de sa famille. Il a expiré comme un patriarche de l'ancienne loi, assisté par les soins assidus et les ferventes prières de sa pieuse épouse et de ses enfants qui, élevés à son école, sont dignes de lui et des nobles traditions de sa maison. Il est mort, laissant derrière lui le souvenir d'un gentilhomme de la plus haute probité dans la vie pu-



M. le Comte Cesare Balbo di V. nacio.

blique comme dans la vie privée, d'un bienfaiteur généreux, d'un littérateur merveilleusement équilibré dans ses jugements, d'un chrétien inébranlable dans ses principes....

« Son activité précieuse s'affirma dans de nombreuses charges. Les catholiques de Turin se souviennent encore de son œuvre d'habile administrateur au sein du Conseil Municipal. Il était en outre membre de la Conférence ou Consulta héraldique, président de la Direction Centrale Turinaise des Œuvres sociales catholiques, etc.

A tous ces titres qui lui gagnèrent l'estime et l'admiration générale, nous devons en ajouter d'autres qui nous ont rendu sa perte encore plus sensible.

Admirateur enthousiaste de Dom Bosco, et son coopérateur actif et bienfaisant, même avant que ne fut régulièrement établie la Pieuse Union des Coopérateurs, il continua à avoir pour ses Œuvres,

pour ses Successeurs et pour tous ses fils la plus affectueuse bienveillance. Au temps de sa jeunesse il enseigna dans nos classes, et avec quelle charité, quelle diligence patiente! En 1885, il se faisait le promoteur du *Vau des Italiens* pour l'érection de la façade de l'église du Sacré-Cœur de Jésus à Rome. Et il n'y a que deux ans, il acceptait, malgré les misères des années, de prononcer le discours à Dom Bosco à l'occasion de la commémoration annuelle qui se tient au Séminaire des Missions Étrangères de Valsalice, et il s'estimait heureux d'avoir pu encore une fois manifester publiquement toute la vive affection qui le liait au Vénérable et toute l'ardeur qu'il avait mise à l'aider dans ses saintes œuvres. Il était intimement, profondément convaincu de la sainteté de Dom Bosco, dont il faisait encore tout dernièrement lire la *Vie* devant toute sa digne famille réunie.

Nous sollicitons donc de nos chers amis le concours de leurs ferventes prières pour ce noble bienfaiteur et coopérateur, afin que Dieu accorde à son âme le prix destiné aux saints et concède à l'épouse désolée mais résignée, ainsi qu'à ses chers enfants, le réconfort qui vient uniquement de cette Foi que l'illustre défunt infusa dans leur esprit par l'enseignement et par l'exemple!



« Dans son action — ainsi raconte le marquis Crispolti — le comte Cesare eut pour guide et pour ami le Vénérable Dom Bosco. Les liens déjà anciens se resserrèrent encore plus fort quand il se maria, car Dom Bosco était reçu dans l'intimité de la famille Billiani, et souvent il séjournait à Nice-Monferrat pour s'y reposer, comme lui seul avait l'habitude de le faire, c'est-à-dire, en travaillant continuellement sans être nullement dérangé. Césaire était frappé, entre autres choses, de la singularité des méthodes de Dom Bosco pour sonder à fond les hommes et de son intuition si sûre à les comprendre. Un jour, on amène devant le saint homme, dans l'espoir de le lui confier, un enfant que la misère extrême avait pour ainsi dire rendu quasi idiot. Dom Bosco le caresse et lui demande ce qu'il sait. L'enfant par ses réponses très indécises, fait assez comprendre qu'il ne sait rien de rien, Dom Bosco lui pose alors cette seule question: « Sais-tu au moins jouer aux barres? ». Les yeux du pauvre malheureux ont une lueur de satisfaction. Alors le vénéré prêtre, avec l'air de quelqu'un qui vient de faire une précieuse acquisition, se tourne vers les assistants et leur dit sérieusement: « C'est précisément fait pour moi », et il l'accepte. Quelques années passent, lorsqu'on vient annoncer au comte Balbo la visite d'un salésien dont le nom lui était inconnu. Il le reçoit et il se trouve devant un prêtre de belle prestance, de conversation vive, d'aspect plein d'esprit. Et celui-ci lui dit: « Vous ne me reconnaissez pas; je suis cet enfant qui fut accepté dans telles et telles circonstances par Dom Bosco, précisément dans votre maison de Nice-Monferrat ». Bref, Dom Bosco avait parfaitement lu dans les traits de ce demi-crétin et il avait réussi à en faire un homme capable de diriger un établissement très important

Comme le bon Cesare se réjouissait de toutes les publications et manifestations qui mettaient en lumière la haute valeur de Dom Bosco !... ».

Monsieur le chanoine Lesquoy. curé doyen de Marche.

Les Œuvres salésiennes de Liège viennent d'être douloureusement éprouvées par la perte de l'un de leurs Coopérateurs des plus enthousiastes et des plus dévoués, M. le chanoine Lesquoy, curé-doyen de Marche.

« D'une merveilleuse condescendance, écrit l'« Ami de l'Ordre », sans cesse désireux d'être agréable et d'obliger, indulgent pour les personnes bien que ferme dans les principes, M. le chanoine Lesquoy excellait à entrer dans les cœurs, à en conquérir la confiance, à les pousser au bien et à la vertu. Dieu seul connaît ce qu'il a relevé de courages abattus, consolé de cœurs meurtris, éclairé d'esprits prévenus ou égarés. On peut écrire sur sa tombe qu'à l'exemple du Divin Maître, il a passé en faisant le bien, et encore, que ses œuvres le suivent au delà de la tombe et qu'il se repose de ses travaux dans la paix du Seigneur ».

Le regretté défunt professait une sainte vénération pour le Vénérable Dom Bosco et ses œuvres en Belgique. Il se faisait un plaisir d'accueillir ses religieux et leur prodiguait les trésors de son inépuisable générosité.

Les religieux salésiens de Liège et leurs orphelins présentent à la famille Lesquoy, et en particulier à Mademoiselle Alice Lesquoy l'expression de leurs chrétiens condoléances et l'assurance de leurs prières pour le repos de l'âme du cher défunt.

Monsieur l'abbé Crévits.

La Pieuse Union des Coopérateurs salésiens en Belgique a eu la douleur de perdre l'un de ses membres les plus dévoués à la cause des Orphelins du Vénérable Dom Bosco. M. l'abbé Crévits s'est éteint à Essen dans la paix du Seigneur, emportant dans sa tombe et bien au delà les regrets de tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont eu le bonheur de l'approcher.

M. l'abbé Crévits fut un Coopérateur salésien digne de ce nom. Étant Directeur du pensionnat si réputé des Dames de Rousbruyghe, à Ypres, il organisa, il y a plus de vingt ans, la pieuse Union des Coopérateurs dans la ville d'Ypres. Il dirigea avec un zèle intense la double réunion annuelle, prescrite par notre bien aimé Fondateur, à ceux qui s'intéressent à ses nombreuses œuvres. Il ne manqua pas d'assister à ces deux Conférences auxquelles il prêtait une oreille attentive, et, lorsque pour des raisons de santé, il dut abandonner son poste de Directeur du pensionnat, il continua fidèlement à répondre à l'invitation qui lui était faite, en venant de bien loin, se joindre aux admirateurs et bienfaiteurs de nos Œuvres, pour entendre la parole d'un confrère salésien.

Rien de plus touchant que de voir ce vénérable vieillard, courbé par les ans, affronter les intem-

péries des saisons pour déposer avec tant de cœur sa généreuse offrande dans la bourse du collecteur.

Le bon Dieu qui se ne laisse jamais vaincre en générosité, a déjà, nous en avons la ferme espérance, récompensé son fidèle serviteur comme il le méritait.

Les Fils du Vénérable Dom Bosco et leurs nombreux orphelins se sont fait un pieux devoir de prier avec ferveur pour leur vénéré Bienfaiteur et Père, M. l'abbé Crévits. Ils renouvellent à sa famille et en partie à M. le notaire Ampe et à son épouse leurs sincères sentiments de religieux condoléances.

R. I. P.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS.

France.

†

ARRAS: M. le chanoine Bonvarlet, Vicaire Général. *Arras.*

AUTUN: M. l'abbé Th. Dabiesse, *Paray-le-Monial.*

CAMBRAI: M. l'abbé Sagary, ancien curé-doyen, *Templeuve.*

CHALONS: M. l'abbé Aubert, curé, *Sarry.*

CLERMONT-FERRAND: M. l'abbé Émy, *Mausat.*

COUTANCES: M. l'abbé Pilay, curé, *Moulines.*

FRÉJUS: M. l'abbé Paul, *Hyères.*

MENDE: M. l'abbé Vidal, curé, *Albaret-le-Combat.*

PARIS: M. l'abbé Delétain, curé, *S. Anne de la Maison-Blanche.*

— M. l'abbé René Bourdiel, *Vincennes.*

REIMS: M. l'abbé Thomas, curé, *Saulces-Champenoises.*

SAINT-BRIEUC: M. l'abbé J. M. Morin, curé-doyen, *S. Jouan de l'Isle.*

TOURS: M. l'abbé Diendoné Laniboire, curé, *Vou.*

ORLÉANS: Sœur J. M. Manis, religieuse tourière de la Visitation, *Orléans.*

SAINT-CLAUDE: Sœur M. M. Brenot, religieuse converse de la Visitation, *Dôle.*

TOURS: R. M. Sainte Félicité, religieuse de chœur des Augustines, *Tours.*

†

AIX: Mme veuve Bourrillon, *Saint-Chamas.*

AMIENS: Mlle Apolline Torchon de Lihu, *Lihons.*

ARRAS: M. Lourties, *Billy-Montigny.*

AUTUN: Mme Thévenin, *Gergy.*

— Mme Humbert, *Gergy.*

BEAUVAIS: Mme Goulancourt, *Trie-Château.*

CAMBRAI: M. Kerfysier-Mabe, *Bergues.*

— M. Mathé, *Dunkerque.*

— M. Lucien Cuvelier-Guichard, *Fives-Lille.*

— M. Jules Édouard, *Hérin.*

— M. Em. Devred, *Lourches.*

— Mme veuve Trenteaux-Destombes, *Tourcoing.*

CLERMONT-FERRAND: Mlle Marie Roche, *Ambert.*

DIJON: Mme Grapin-Fourcault, *Champdôtre.*

— Mme Joseph Legendre, *Frolois.*

— Mme Marey de Gassendry, *Nuits-Saint-Georges.*

ÉVREUX: Mme Adrien Breton, *Lowiers*.
 LAVAL: Mlle Constance Meignan, *Montsûrs*.
 MONTPELLIER: Mme Bonnafé, *Adissan*.
 NANTES: Mme Sauvaget des Couets, *Bouguenais*.
 — Mlle J. Quéneau, *Herbignac*.
 — Mlle Louise Bretau, *Le Croisic*.
 NIMES: Mlle Marie Palanzone, *Nîmes*.
 PARIS: Mme Esquerré, *Paris*.
 — Mme M. J. Derosière, *Vincennes*.
 POITIERS: M. Pierre Geffard, *Rorthais*.
 — M. Louis-Adolphe Gallais, *Saint-Varent*.
 QUIMPER: M. Charles-Emmanuel Le Bos, *Landerneau*.
 RENNES: M. Désiré Quemet, *Gévézé*.
 ROUEN: M. Louis-Vincent Le Goff, *Le Havre*.
 — Mme Georges Poliot-Lechevalier, *Yvetot*.
 SEÉZ: M. François Ballon, *Sééz*.
 SOISSONS: Mme Saussier-Vicaire, *Étreillers*.
 — Mme Pestel, *Fère-en-Tardenois*.
 TROYES: Mme veuve Beaugrand-Duplevis, *Plaines*.
 VANNES: Mlle Marie Broban, *Ménéac*.
 — M. Gustave Desrozières, *Pleŕmel*.
 VERSAILLES: Mme veuve Ragonnet, *Enghien-les-Bains*.
 — Mme Rollet, *Saint-Germain-en-Laye*.

Choses Salésiennes.

Lettre annuelle de D. Albéra aux Coopérateurs Salésiens, 3.
 L'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice en 1912, 32.
 Le XXV^e Anniversaire de la mort de D. Bosco, 34.
 La Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens, 85, 118.
 Hommages à D. Bosco et à son système d'éducation, 90.
 Pour le monument à élever à Dom Bosco à l'occasion du centenaire de sa naissance, 34, 122, 150, 262.
 Dom Bosco, précurseur: I. La Presse, 144 — II. Les Colonies de vacances, 169. — III. Restauration catholique par la piété, 225.
 A l'occasion du retour de D. Albéra d'Espagne, 148.
 Le Cinquantenaire du premier collègue salésien, 176.
 Journal de voyage de D. Albéra en Espagne, 178, 200, 237.
 La solennité de Marie Auxiliatrice dans son Sanctuaire du Valdocco, 186.
 Le sort des Filles de Marie Auxiliatrice durant le conflit monténégrin-turc, 204.
 L'Œuvre des Filles de Marie Auxiliatrice à Rome, 220.
 Les fins premières de l'Œuvre Salésienne: I. Patronages, 230 — II. Missions, 253. — III. Vocations à l'État Ecclésiastique, 282.
 Notre Supérieur Général aux pieds du T. S. Père, 234.
 Les Solennités jubilaires de la consécration de l'Église du Sacré-Cœur à Rome, 256.
 Au XXV^e Anniversaire de la mort de Dom Bosco. Discours, Commémorations et Conférences, 285.
 Un récent voyage de D. Albéra, 290.
 Souvenirs de D. Bosco racontés par lui-même, 309.



TABLE ANALITIQUE

des matières contenues dans le „Bulletin Salesien“ de 1913

À nos lecteurs.

Fête et Souvenir, 1.
 Vœux de bonne et sainte année, 2.
 A N. T. Père le Pape Pie X, souhaits de bonne fête, 57.
 Une nouvelle prière indulgenciée à Marie Auxiliatrice, 113.
 Soutenons les Missions: Paroles de Pie X, 126.
 Pensons à nos morts, 281.
 Avis, 327.

Articles généraux

L'éducation dans la famille, 29.
 Le XVI^e Centenaire de la victoire de Constantin-le-Grand, 58.
 Sauvons la jeunesse, 64.
 Communions tous les jours, au moins chaque dimanche, 93.
 Lettres apostoliques de S. S. le Pape Pie X, édictant un Jubilé universel en commémoration de la paix accordée à l'Église par l'empereur Constantin le Grand, 114.
 Les enfants et la nécessité de les élever chrétiennement, 124, 150.
 Le Sacré Cœur de Jésus, 147.
 Discours de S. S. Pie X à la première audience des pèlerins venus à Rome pour le Centenaire Constantinien, 174.
 Le Congrès Eucharistique de Malte, 194.
 Du choix d'un établissement d'éducation, 197.
 A quoi sert la religion! 264.

Chronique Salésiennes.

EUROPE.

Angleterre.

Guernesey (île de) — Les Œuvres de Dom Bosco à Guernesey, 82, 108.

Autriche.

Oświęcim. — Bénédiction d'un nouveau bâtiment, 26.

Vienne. — Développement de l'Œuvre salésienne, 83.

Werzej — Une prise de soutane au *Marianum*, 333.

Belgique.

Grand-Bigard — Inauguration de nouveaux bâtiments, 52.

Hechtel — Un Jubilé sacerdotal — Noces d'or du Père J. B. Fèvre, 216.

Ixelles — Visite de S. Ex. M. le Ministre de l'Instruction Publique, 134.

Liège — Assemblée générale des Anciens Élèves, 24 — Noces d'argent de D. Scaloni, Inspecteur des Maisons Salésiennes de Belgique et Angleterre, 52 — Au Cercle Catholique, 190 — La fête solennelle de Notre Dame Auxiliatrice, 267.

Maltebrugge-Gand — Une maîtrise ambulante, 222.

Saint-Denys-Westrem — Première Communion et Confirmation, 222.

Tournai — Rapport et Compte-Rendu de l'Association des Anciens-Élèves, 79.

Verviers — L'Œuvre des « Jeunes Ouvriers », 50
— École de préparation militaire à l'œuvre des
« Jeunes Ouvriers », 331.

France.

Marseille — Visite d'un groupe d'Anciens-Élèves
à Paris, 167.

Montpellier — Lettre de remerciement de D. Albéra
aux Anciens-Élèves, 275.

Nice — Assemblée Générale du Patronage S. Pierre,
137, 163.

Paris — Le Père Fèvre et ses enfants de Ménilmont-
tant, 303.

Roquefort — Érection d'un monument à la mé-
moire du marquis de Villeneuve-Trans, zélé
Coopérateur et pèlerin assidu de Marie Auxilia-
trice, 275.

Italie.

Nice-Montferrat — Élection de la Supérieure Gé-
nérale des Filles de Marie Auxiliatrice, 331.

Turin — Visite de S. G. Mgr Chapon, évêque de
Nice, 26 — En faveur des enfants du peuple,
110 — Le retour de D. Albéra à l'Oratoire du

Valdocco, 194 — Visite de jeunes excursionnistes
lyonnais à l'Oratoire, et à Valsalice, 275 — Le

VII^e Chapitre Général des Filles de Marie Au-
xiliatrice, 276 — Distribution des Prix au Pa-
tronage, et coup d'œil d'ensemble sur l'année

scolaire, 303 — Illustres hôtes et pèlerins, 331.

Verceil — Bénédiction d'une nouvelle paroisse
confiée aux Salésiens, 54.

Ile de Malte.

Sliema-Malle — Relation de la fête sociale de la
« Catholic Boy's Brigade », 221.

AFRIQUE.

Oran — Compte-rendu annuel des Œuvres Catho-
liques de jeunesse, 107, 133 — Première journée
Patronale, 251.

ASIE.

Constantinople — Les Salésiens au milieu des
Polonais à Adampol, 332.

Nazareth — Remise d'un Prix Montyon et des Pal-
mes Académiques au R. P. Prun, 85 — Nouvelles

de l'Orphelinat de Jésus-Adolescent, 218 —
Visite de pèlerins français et belges, et distribu-
tion solennelle des Prix, 274.

AMÉRIQUE.

Barbacena (Brésil) — Bénédiction d'une nouvelle
chapelle, 83.

Manga (Uruguay) — Consécration d'une église, 167.

Recife (Brésil) — Bénédiction d'une église, 83.

San-Paolo (Brésil) — Visite au Président de l'État,
111.

Grâces et faveurs.

Pages : 20, 46, 75, 102, 130, 159, 186, 212, 246,
271, 299, 328.

Trésor Spirituel.

Pages : 36, 45, 66, 94, 132, 153, 195, 215, 245, 267,
302, 327.

Pages à relire.

Lamartine — Le Curé, 23.

Henri Lavedan — Nos églises, 49.

Frédéric Ozanam — L'affirmation et la défense de
la foi, 106.

Mgr Touchet — Soyez des courageux, 161.

René Bazin — N'ayez pas peur, 214.

Mgr Berlaud — Le rôle des Ordres Religieux, 301.

Abbé H. Perreyve — La Papauté, 316.

Variétés.

Prenez garde, 23.

Vous dites que..., 49.

Beppi; du village de Riese au palais du Vatican, 60.

Quelques hommes vérités, 78.

L'abstinence, 105.

Lettre au vrai d'une enfant à Pie X, 161.

Fuyons..., 190.

Pourquoi ne viendrait-on pas chaque jour à la
Messe? 250.

Une réparation sublime, 273.

Vie du Serviteur de Dieu, Dominique Savio, élève
du Vénérable D. Bosco, 276, 305, 333.

Le symbolisme du coq sur le clocher, 302.

Ils sont nécessaires, 330.

La vraie réponse aux lettres de faire part, 330.

Nécrologie

Mlle Clara Louvet, 27.

M. le Comte Verspeyen, 27.

D. Dominique Tomatis, 55.

Le R. P. Paul Vincent de Bailly, 55.

D. Charles Ghivarello, 138.

Mlle Rose Sarto, 139.

Mme Sandheim de la Cueva, 139.

M. le Comte Henri-Joseph Ferdinand de Meeus,
195.

Mme Jules Poswisch, 223.

Mlle Caroline-Henriette Skène, 223.

S. Éminence le cardinal Vives y Tuto, 334.

M. le Comte Cesare Balbo di Vinadio, 335.

M. l'abbé Crévits, 337.

M. le chanoine Lesquoy, 337.

Relation de Missionnaires.

Chine, 43, 67, 154, 182, 243, 268.

Congo belge, 70, 100, 210.

Indes Anglaises, 244, 245.

Matto Grosso (Brésil), 9, 208, 269, 321, 325.

Pérou, 95, 294.

République Argentine, 97, 127, 207, 243, 291, 293,
317.

Terre de Feu, 101.

Territoire de Santa-Cruz, 97.

Liste alphabétique des relations par noms d'auteurs.

D. Balzola — Intéressantes nouvelles des Colonies.
des Boróros, 208 — Délicieux fruits dus à la
divine Providence, 325.

M. Nazaire Bartoli — La pose de la première pierre
d'un nouvel hôpital à Viedma, 243.

D. Beauvoir — Les besoins spirituels de la Pata-
gonie, 97.

- D. Borgatello* — Le vieux Kôn des Onas (Terre de Feu), 101 — Fleurs et fruits, 317.
- D. J. Brentana* — Printemps de foi sur les rives du Rio Negro (Rép. Arg.), 127.
- D. J. B. Couturon* — Un voyage d'exploration au Rio Vermelho (Matto Grosso), 9.
- D. Gavotto* — Le Haut-Neuquen et le manque de Missionnaires, 207.
- Sœur Clelia Genghini* — Une visite à Cuzco (Pérou), 294.
- D. Malan* — La civilisation et la protection des Indiens au Matto Grosso, 269 — La Mission des Salésiens dans le Matto Grosso, 000.
- D. Max Mayer* — Le tremblement de terre de Piura (Pérou), 95.
- D. Eug. Méderlet* — L'Orphelinat de Tandjore (Indes Anglaises), 244.
- M. Milanese* — Parmi deux tribus indigènes de la République Argentine, 291.
- D. Pedemonte* — Pour l'assistance spirituelles dans un centre (San Antonio) qui donne de grandes espérances, 293.
- D. Pedrazzini* (Macao-Chine) — Echappés à une bande de pirates, 243 — Encore les pirates, 268.
- D. Pestarino* — Une Mission de dix mois à travers la Patagonie, 97.
- D. J. Sak* — Voyage d'exploration dans les alentours d'Elisabethville (Congo belge), 70 — Une Messe de minuit à la résidence de la Mission, 100 — Nouvelles de la Mission d'Elisabethville, 210.
- D. G. Tomatis* — L'Œuvre Salésienne à Meliapoor (Indes Anglaises), 244.
- D. L. Versiglia* — Une première visite à la capitale du district de Heung-Shan (Chine), 42, 67 — Touchantes scènes de foi dans un lazaret de pestiférés, 154, 182.

Illustrations du „Bulletin Salésien“ de 1913.

Personnages.

- D. Bosco, d'après une photographie de 1882, 35.
- D. Charles Ghivarello, 138.
- S. Ém. le cardinal Vives y Tutó, 335.
- M. le comte Cesare Falbo, 336.

Groupes et vues.

- Afrique** — *Congo-Elisabethville* — Les Écoles Professionnelles, 209 — Une classe de jeunes Congolais, 211 — La résidence de la Mission Salésienne, 217.
- Amérique** — *Barbacena* (Brésil): La nouvelle chapelle du Patronage, 87.
- Matto-Grosso* (Brésil): Résidence des Missionnaires et Cases des Indiens à la Colonie Saint-Joseph, 7 — Une Messe dans la forêt, 11 — Résidence des Missionnaires et cases des Indiens à la Colonie de l'Immaculée Conception, 13 — Indiens de nos Colonies à la chasse, 17.
- Punta Arenas*: Monument en l'honneur de Marie Auxiliatrice, 246 — Le piédestal du Monument, 247.
- Récife* (Brésil): Le nouvel Établissement du Sacré-Cœur, 65 — Enfants du Patronage, 71.
- San Paolo* (Brésil): Aspect de la salle où se livre le tournoi catéchistique, 89 — Enfants du Patronage participant à la joute, 96 — Commission

du Jury pour la joute catéchistique, 108 — Association des Anciens Élèves, 109.

Santa Anna (Salvador): Élèves du Cours commercial 33 — Groupe gymnastique « Union » de l'établissement Salésien, 53.

Terre de Feu: Petits Fugésiens de la Colonie de la Chandeleur, 269.

Asie — *Chine*: Petit Chinois transportant son frère au lazaret des pestiférés, 152 — Père qui assiste son fils atteint de la peste, 165 — Le lazaret de Wan-Chai, 157. — *Constantinople*: Élèves de l'Institut Giustiniani, 332.

Europe — *AUTRICHE*: *Oswieçim*: Ensemble général de l'Établissement Salésien, 25. — *Werrej*: Intérieur du *Marianum*, 332.

Vienne: Petit Orchestre de l'Institut Salésien, 80 — Cercle « Dom Bosco » de l'Institut Salésien, 81.

Wernsée (Styrie): Nouvelle Maison pour les Vocations d'adultes appelés à l'état ecclésiastique, 44.

ESPAGNE: *Alicante*: Au départ de D. Albéra, 179.

Avila: D. Albéra à la sortie de l'église des Religieuses Carmélites, 227.

Béjar: D. Albéra au milieu des élèves de l'Établissement, 233.

Carmona: Entrée de D. Albéra dans l'Établissement salésien, 203.

Santander: Durant la séance solennelle, 235 — D. Albéra au milieu des élèves, 239.

Séville: D. Albéra au milieu des Anciens Élèves, 199 — D. Albéra au milieu des apprentis et des étudiants, 201.

Valence: Réception de D. Albéra, 180.

Vigo: D. Albéra au milieu des élèves des Ecoles paroissiales, 259 — D. Albéra avec les Anciens Élèves, 263 — D. Albéra au Patronage, 275.

I.L.E DE MALTE: *Sliema-Malte*: La réception du Cardinal-Légit président le Congrès Eucharistique, 219 — Arrivée du Cardinal-Légit à l'église de la Musta, 221.

ITALIE: *Borgo San Martino*: Un groupe d'Anciens Élèves présents aux fêtes du Cinquantenaire, 177.

Caserte: Les élèves du Collège dinant avec D. Albéra, 304.

Macerata: D. Albéra au milieu des élèves de l'Établissement, 284.

Milan: D. Albéra et un groupe d'ecclésiastiques, anciens élèves, 287.

D. Albéra au milieu des jeunes étudiants de l'Institut Saint Ambroise, 289 — D. Albéra au milieu des jeunes apprentis, 297.

Turin: Exposition des maquettes du Monument à Dom Bosco — Côté gauche de la salle, 177 — Même Exposition: côté droit de la salle, 123 — Groupe du Jury fonctionnant pour le Monument à Dom Bosco, 135 — Maquette obtenant le premier prix au Concours, 255.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant: JOSEPH GAMBINO
Imprimerie S. A. I. de la Bonne Press
Turin Cours Regina Margherita N. 176